

# LÉON,

OU

## LE CHATEAU DE MONTENERO,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉ D'ARIETTES,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DE  
L'OPÉRA-COMIQUE, LE 24 VENDÉMAIRE AN VII.

## PERSONNAGES.

---

**LÉON**, seigneur de Montenero.

**ROMUALDE**, seigneur de Fondi.

**LAURE**, fille de Romualde.

**LOUIS DE GAËTE**, amant de Laure.

**VÉNÉRANDE**, gouvernante de Laure.

**FERRANT**, concierge du château de Montenero.

**LONGINO**, valet du concierge.

**PÉTRINO**, jardinier de Romualde.

**GAËTANO**, valet de Léon.

**UN GARDE** de Montenero.

**UN PATRE** de Fondi.

**PAYSANS** et **PAYSANNES** de Fondi.

**SOLDATS**, **GARDES**, et **VALETS** de Léon.

*La scène est à Fondi, au premier acte; et à Montenero  
dans les deux autres.*

---

## AVERTISSEMENT.

LES *Mystères d'Udolphe*, roman à brigands et à clairs de lune, ont fourni à M. Hoffman le sujet de son *Château de Montenero*. Le mélodrame étant alors, comme aujourd'hui, en très-grande faveur sur notre seconde scène lyrique, il fallait bien payer tribut à la mode. Au reste, ce goût du public était déjà ancien, puisque Sedaine avait donné avec succès *Raoul-Barbe-bleue*, *le comte d'Albert* et *Richard-Cœur-de-Lion*. Quoi qu'on ait dit contre ce genre, il n'en est pas moins très-favorable à la musique qui vit de passions plutôt que d'esprit. D'ailleurs, tous les genres sont bons; l'essentiel est de les bien traiter. Sous ce dernier rapport, le *Château de Montenero* repose sur des bases très-dramatiques; le dénoûment caché avec art, produit une péripétie qui décida le succès à la première représentation. Ce même jour, avant le lever du rideau, on jeta dans la salle, par ordre de l'auteur, un petit écrit intitulé : *Réponse par anticipation aux journalistes qui doivent déchirer mon ouvrage*. Le lecteur le trouvera à la suite de cet avertissement. M. Hoffman, qui n'était pas encore entré dans la carrière du journalisme, y persiffle d'une manière aussi spirituelle que plaisante ceux dont il devint plus tard le confrère.

La musique de ce drame est une des meilleures partitions de Dalayrac, compositeur aimable et fécond, dont presque tous les airs sont devenus populaires. Dalayrac éprouve le même sort que Grétry; il

est en butte aujourd'hui aux outrages des partisans de la science des notes, parmi lesquels se font remarquer de jeunes fanatiques du *charivari* ultramontain, qui, jusqu'à ce jour, ne nous ont révélé que leur impuissance. Se montrer insensible à la vérité, à la mélodie des compositions de Grétry, est un signe certain de médiocrité. A cet égard, tout jeune Aristarque pourra devenir un musicien très-riche en contre-point, mais sur tout le reste on ne verra en lui qu'un pauvre musicien; il sera à l'art musical ce que serait à celui de Thalie l'auteur comique qui méconnaîtrait le génie de Molière.

*Le Château de Montenero*, plusieurs fois repris à Paris, est constamment joué sur les théâtres des départemens. Peu s'en fallut, cependant, que cet ouvrage ne fût mis à l'index par la censure du Directoire; nous allons rapporter à ce sujet l'anecdote suivante, comme un nouvel exemple des dangers de l'interprétation et de la sottise des interpréteurs.

La veille de la première représentation défense fut faite par l'autorité compétente de jouer l'ouvrage. M. Hoffman, qui avait pris le sujet de sa pièce dans un roman anglais, et placé le lieu de la scène en Italie, ne pouvait concevoir le motif de cette prohibition. Camerani, semainier perpétuel, négocie aussitôt: on lui répond que le drame de M. Hoffman est rempli d'allusions dangereuses. L'auteur, peu habitué à reculer devant les difficultés, insiste pour que les censeurs s'expliquent d'une façon catégorique; poussés jusque dans leur dernier retranchement par la logique de leur adversaire, ils finissent par déclarer que l'ouvrage ne sera jamais représenté, à moins que M. Hoff-

man ne supprime les mots *méchant* et *crime* toutes les fois qu'ils seront pris dans un sens absolu : « Il est évident, écrivirent-ils, que les *méchans* sont les *patriotes* et le *crime* le *gouvernement*. » Possesseur d'une déclaration si naïve, l'auteur leur fit dire que s'ils arrêtaient plus long-temps sa pièce, il publierait les motifs singuliers de leur veto, avec un commentaire explicatif. Alarmés de cette menace, les censeurs capitulèrent, et l'interdit fut levé.

---

---

# RÉPONSE :

## PAR ANTICIPATION,

AUX JOURNALISTES QUI DOIVENT DÉCHIRER MON OUVRAGE,

---

MES chers confrères en littérature fugitive, j'ai l'honneur de vous prévenir que je vais donner un gros et grand ouvrage au Théâtre de l'Opéra-Comique. Il sera du plus mauvais *genre*, car il y aura du triste, du gai, du lugubre et du bouffon; il y aura du prestige et des niaiseries, du merveilleux et du trivial, du fracas et du mystérieux, du lamentable et du badin : c'est ainsi du moins que vous verrez la chose, et malheur à quiconque osera voir autrement que vous ! Je me consolerais de tout cela s'il n'y a point d'ennui pour le public; mais comme vous vous y ennuierez sûrement, et que vous défendrez aux autres de s'y amuser, j'ai cru devoir solliciter votre bienveillance, implorer votre protection, et détourner s'il est possible l'excommunication qui me menace.

Les anciens que vous connaissez mieux que moi, n'entreprenaient rien, sans préalablement se rendre les dieux propices : vous êtes les dieux de la littérature; vous êtes plus que les dieux, vous en êtes le destin, *fatum terribile, irrevocabile*. C'est donc à vous que je sacrifie une brebis noire, comme aux dieux Stygiens; c'est donc pour vous que va brûler mon encens : puisse-t-il amollir vos cœurs, et adoucir la teinte de l'encre qui va couler de vos plumes ! Malgré

l'énorme distance qui nous sépare, daignez considérer qu'il y a entre nous une certaine analogie : vous faites des feuilles qui durent un jour, j'ai fait des ouvrages qui ont vécu aussi long-temps ; vous donnez souvent au public des couplets qui l'amuse, j'entends quelquefois sur l'orgue de Barbarie quelques airs faits pour mes paroles ; vous faites parler, agir et combattre les rois et les puissances : je les fais quelquefois agir et déraisonner sur la scène. Nous différons en un point essentiel : dans mes opéras je n'ai jamais dit du mal des journalistes, et tous vos journaux ont dit du mal de mes opéras.

Vous voyez donc, chers confrères, que vous m'êtes redevables à cet égard, et j'espère que vous m'indemniserez en indulgence de ce que vous m'avez donné de trop en sévérité. Or, comme le repentir et l'humilité sont deux grands moyens d'obtenir son pardon, je m'accuse, messeigneurs et maîtres, d'avoir fait un opéra peu comique, intitulé *Léon, ou le Château de Montenero*. Si le titre seul est capable de m'attirer votre colère, je crains bien que la pièce n'excite votre fureur. Genre, situation, style, exposition, nœud, péripétie, dénouement, voilà autant de chefs d'accusation contre moi ; et si vous n'étiez pas plus humains encore que vous n'êtes justes, je craindrais de me voir attacher au pilori du Parnasse : (*Dii omen avertant.*)

Ma bonne foi vous désarmera sans doute, et vous verrez que dans tout cela j'ai été plus bête que méchant. Gardez-vous surtout de me parler de *genre*, je ne sais ce que c'est qu'un genre, j'ignore encore si les journaux en ont un, et un pauvre auteur n'est

pas obligé de connaître comme vous la portée des mots, et la valeur des expressions. Ne me citez, je vous prie, ni Boileau, ni Racine, ni Molière, ces bonnes gens n'entendent rien en opéra comique, et à cet égard vous en savez beaucoup plus qu'eux. Ne me parlez ni de *bon goût*, ni de *génie*, ni de *sublime*: ces trois grands personnages ne sortant pas de chez vous, il n'est pas étonnant qu'on ne les trouve point au Château de Montenero.

Que si vous avez une trop tendre sollicitude pour ma réputation, pour ma gloire, comme vous me l'avez prouvé en temps et lieux, je vous prierai, très-chers frères, de regarder mes malheurs littéraires d'un œil plus philosophique. Je ne vise point à l'immortalité, et quoique j'aie une santé très-faible, j'ai le ferme espoir de vivre autant que le plus robuste de mes ouvrages. Dieu m'a créé et mis au monde pour y faire des opéras; c'est là le *nec plus ultra* de mes facultés et de mes prétentions: s'il m'avait donné plus d'esprit, il est probable que je me serais fait journaliste. Hélas! quand je songe que tout passe dans ce monde, voudrais-je surnager seul au milieu du néant? Chers confrères, quand les eaux de l'Océan auront, pour la millième fois, recouvert la surface de l'Europe; quand les noms de Virgile et de Racine seront perdus dans la nuit des temps et de l'oubli, je sais bien qu'on ne parlera plus du Château de Montenero; et ce qui m'afflige plus sensiblement, c'est qu'on ne lira même plus vos feuilles périodiques.

Cessez donc, chers amis, de vous mettre l'esprit à la torture pour nous faire voguer à l'immortalité. Faites comme moi, vivez *au jour le jour*: et si l'on a



ri de mes productions, contentez-vous de faire rire de vos articles. Si j'avais le bonheur d'être journaliste, je m'arrangerais si bien que je dînerais du produit de ma feuille, et que je souperais chez les actrices que j'aurais louées dans le jour. Ce *genre* de vie en vaudrait bien un autre; et certes, alors je ne dirais de mal de personne: faites donc à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous-mêmes. Laissez vivre ou mourir en paix mon *Léon de Montenero*; et si quelqu'un avait assez mauvais goût pour s'y amuser, ne le grondez pas du plaisir qu'il aurait pris sans votre ordre. Si néanmoins mes humbles prières ne montent point jusqu'à votre trône; s'il est décidé dans votre *sacré collège*, qu'on me traitera de turc à maure, ou de journaliste à auteur, tâchez au moins de vous accorder dans l'anathème que vous allez prononcer contre moi. Je suis vraiment scandalisé de voir que vous ressemblez aux autres puissances, entre lesquelles l'intelligence est rare, et l'union impossible; et j'ai vu cent fois, avec honte, que j'étais un *homme charmant* dans un journal, et un sot dans un autre.

Possible est que la métempsychose ait lieu; alors, frères très-chers, je pourrai devenir ce que vous êtes, vous pourrez être ce que je suis. Vous ferez de *fiers* \* opéras alors, car je sens qu'ils seront tout autrement que les nôtres. Avouez donc combien il sera doux et gracieux pour vous de trouver un bon homme de journaliste comme moi, qui vous paiera le tribut d'éloges qu'auront mérité vos divines productions.

Salut et fraternité.

L'AUTEUR DE LÉON.

\* Style de journal.

# LÉON,

OU

## LE CHATEAU DE MONTENERO.

### ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin de Rouvalde : une aile du château à droite, relativement aux spectateurs; un bois à gauche; loge en feuillage devant le château, rivière au fond; grille de fer en avant de la rivière et fermant le jardin; montagnes à l'horizon; au sommet de la plus élevée paraît une petite portion du château de Montenero. Un percé naturel dans les rochers antérieurs laisse apercevoir le chemin qui conduit à la montagne.

*( Les hommes achèvent la loge de feuillage, les femmes y suspendent des guirlandes de fleurs. )*

### SCÈNE PREMIÈRE.

PAYSANS ET PAYSANNES de Fondi.

CHŒUR DE PAYSANS.

La guerre et ses alarmes  
Vont fuir bien loin de nous :  
Après le bruit des armes  
Le calme en est plus doux.

PAYSANNES.

Quel plaisir ! après la froidure  
Du zéphir on sent la douceur !  
Le gazon reprend sa parure  
Le printemps nous rend la verdure ;  
Douce paix , rends-nous le bonheur !

TOUS.

Dans la plaine fleurie ,  
 Reprenons nos travaux ,  
 Ramenons nos troupeaux  
 Dans la verte prairie ,  
 Le printemps et la paix  
 Vont combler nos souhaits.

## SCÈNE II.

PAYSANS, VENERANDE.

VENERANDE.

C'est bien, mes amis; ornez ce château pour la fête  
 de notre bon seigneur : mais ne chantez pas la paix  
 avant qu'elle soit faite.

PETRINO, (jardinier.)

Comment ! elle n'est pas sûre ?

VENERANDE.

L'on dit que oui , et l'on dit que non.

PETRINO.

Mais le seigneur Romualde , notre bon maître ,  
 n'est-il pas maintenant avec le seigneur Léon pour  
 signer la paix , et rendre le calme à notre malheu-  
 reux pays ?

VENERANDE.

Cela est vrai , mais...

PETRINO.

Eh bien ! mais ?...

VENERANDE.

Ils doivent signer la paix , et la paix se fera , si...

PETRINO.

Mais..... si..... Parlez donc, dame Vénérande , vous  
 nous inquiétez.

VENERANDE.

Et la paix se fera si le seigneur Romualde veut sacrifier sa fille.

TOUS.

O Dieu!

PETRINO.

Et à qui la sacrifier?

VENERANDE.

Au seigneur Léon, au maître de ce château noir, qu'on voit là-haut, là-haut.

PETRINO.

Nous savons, nous savons....

UN PATRE.

On dit que ce Léon est un.....

VENERANDE.

Paix! il est puissant.

PETRINO.

Et comment a-t-il eu ce château? car il n'y a pas long-temps qu'il en est le maître.

VENERANDE.

Comment il l'a eu? il l'a pris.

PETRINO.

On dit qu'il s'y passe des choses bien extraordinaires.

VENERANDE.

Des choses! des choses! mais je vous le répète, il a des soldats et de l'argent, et taisons-nous.

LE PATRE.

Je ne mène jamais mes chèvres sur ces montagnes, on dit qu'il n'y vient que des herbes empoisonnées.

VENERANDE.

Et dans le château, bon Dieu! suffit : vous m'entendez.

PETRINO.

Et il veut épouser cette chère Laure, notre bonne maîtresse ?

VENERANDE.

Il la demande avec une armée, et nous n'aurons la paix qu'autant qu'il l'épousera.

PETRINO.

Tant pis pour elle.

VENERANDE.

C'est bien dit tant pis pour elle.

PETRINO.

Mais pourquoi ces deux seigneurs se font-ils la guerre ?

VENERANDE.

C'est qu'il y a deux cent cinquante ans que leurs ancêtres étaient les uns *Guelfes*, et les autres *Gibelins*, dans la querelle qui s'éleva entre l'empereur Barbe-Rousse et le pape Boniface.

PETRINO.

*Guelfes ! Gibelins !* qu'est-ce que cela veut dire ?

VENERANDE.

Je n'en sais rien, ils n'en savent pas plus que nous, mais ils se battent en attendant qu'ils le sachent.

PETRINO.

Il faut bien que ces mots-là signifient quelque chose.

VENERANDE.

Ils signifient que, si je t'en veux, je t'appellerai *Gibelin*, tu m'appelleras *Guelfe*, nos amis s'en mêleront, et nous nous battons tant qu'il plaira à Dieu.

PETRINO.

Et le jeune seigneur Louis de Gaète, qui aime  
notre belle maîtresse, est-il *Guelfe* ou *Gibelin*?

VENERANDE.

Il est brave, mais il n'est pas le plus fort, comme  
cela arrive quelquefois.

PETRINO.

Dame Vénérande, vous connaissez donc le châ-  
teau de *Montenero*?

VENERANDE.

Dieu me préserve d'y mettre jamais les pieds; mais  
je sais ce qui s'y passe.

PETRINO.

Ah! contez-nous donc quelque chose?

VENERANDE.

Voyons... qui êtes-vous ici?

LE PATRE.

Tous amis, il n'y a point d'étrangers.

VENERANDE.

En ce cas, écoutez :

ROMANCKE.

Dans ce château, que dieu confonde!  
Un scélérat commande en paix,  
Et couvre d'une nuit profonde  
Et sa débauche et ses forfaits.  
Mais on m'a dit, et je répète,  
Que quand on peut tout ce qu'on veut,  
On veut aussi tout ce qu'on peut,  
Jamais la soif n'est satisfaite;  
Et l'on fait tant que tôt ou tard,  
Soit par justice ou par hasard,  
Il faut enfin payer sa dette....  
La volonté de Dieu soit faite!

La volonté de Dieu soit faite.

VENERANDE.

Et la princesse et la bergère  
Doivent trembler qu'en ce séjour,  
Loin d'un amant, loin d'une mère,  
Il les immole à son amour.  
Léon jouit de sa conquête ;  
Car quand on peut tout ce qu'on veut,  
On veut aussi tout ce qu'on peut ;  
Mais d'un vengeur le bras s'apprête ;  
Il faudra bien que tôt ou tard,  
Soit par justice ou par hasard  
Le scélérat paie sa dette....  
La volonté de Dieu soit faite !

CHŒUR.

La volonté....

PETRINO interrompt.

Paix ! paix ! voilà deux hommes que je ne connais pas.

VENERANDE.

Ah ! ah ! que viennent-ils faire ici ?

PETRINO.

Ce sont les mêmes que j'ai déjà vu passer ce matin.

LE PATRE.

Bon ! ce sont des étrangers. Ils entrent dans le petit bois.

PETRINO.

Ce n'est rien, ce n'est rien. Continuez, dame Vénérande.

VENERANDE.

A sa débauche, à sa furie,  
Léon ajoute un trait plus noir :  
Le sortilège et la magie  
Sont le soutien de son pouvoir.

Jugez du sort qu'il nous apprête ;  
 Car comme il peut tout ce qu'il veut,  
 Il veut aussi tout ce qu'il peut :  
 Mais on m'a dit , et je répète ,  
 Qu'il fera tant que tôt ou tard....  
 Mais c'est assez , plus de retard  
 Amis , songeons à notre fête....  
 La volonté de Dieu soit faite !

CHOEUR.

Ne songeons plus qu'à notre fête ,  
 La volonté de Dieu soit faite.

PETRINO.

Vous connaissez donc quelqu'un dans ce château ?

VENERANDE.

Hélas , oui ! Ferrant , le concierge de cette horrible maison , servait autrefois chez le seigneur Romualde , votre digne maître. Il était honnête homme alors ce Ferrant , je lui voulais du bien , et il ne s'en est pas fallu de cela qu'il ne fût mon mari ; mais il fut pris par les soldats de Léon , et depuis qu'il est dans cette caverne on dit qu'il est aussi scélérat que son maître.

PETRINO.

Est-il possible !

VENERANDE.

C'est assez , mes amis , c'est assez. J'attends ici notre bonne maîtresse , éloignez-vous , préparez tout pour la fête , mais ne vous réjouissez tout-à-fait que quand on vous dira de vous réjouir.

CHOEUR.

O dieu ! protège l'innocence ;  
 Rends-nous le calme et le bonheur ,  
 Et laisse tomber ta vengeance  
 Sur le méchant , sur l'oppresseur.



La voilà, la voilà! (*Laure paraît.*)

CHOEUR.

Protège la faible innocence,  
Entends nos vœux! vois sa douleur!  
O ciel! signale ta puissance,  
Rends-lui la paix et le bonheur. (*Ils sortent.*)

### SCÈNE III.

VENERANDE, LAURE.

LAURE.

Ma bonne, ils s'éloignent avec peine; ils me regardent avec des yeux pénétrés de douleur.

VENERANDE.

Eh! chère enfant, qui pourrait n'être pas sensible à votre sort?

LAURE.

Il est affreux, ma bonne; il faudra donc quitter pour jamais ces lieux qui m'ont vu naître! ce jardin témoin des jeux de mon enfance, un père qui m'adore, un..... amant qu'il m'avait permis de regarder comme un époux! il faudra m'ensevelir dans une prison, vivre et mourir au milieu des méchants... Ah! ma bonne, est-ce là le destin qui m'était réservé?

VENERANDE.

Intéressante victime, vous vous immolez au bonheur de votre père.

LAURE.

Dis-moi, est-il bien vrai que je ferai le bonheur de mon père?

VENERANDE.

Hélas! Léon est puissant; votre père est hors d'état

de lui résister. Ce méchant lui a enlevé la moitié de ses états; il veut lui ravir le reste, peut-être la vie....

LAURE.

La vie! et je puis la lui conserver?

VENERANDE.

Votre amant même....

LAURE.

Ne me parle pas de lui : tu me fais sentir toute l'horreur du sacrifice.

VENERANDE.

Je dois vous en parler. Votre amant même n'est pas plus en sûreté que votre père : quoiqu'il ne soit pas connu de Léon, sa perte sera jurée s'il conserve l'espoir d'être votre époux ; rien n'est sacré pour notre ennemi.

LAURE.

Je puis rendre heureux un père, et sauver mon amant : ah! ma bonne, ne pleurons plus, mon sort me paraît moins affreux.

VENERANDE.

Ange du ciel! si votre bonne mère vivait encore, comme la vénérable dame serait fière d'une telle enfant.

LAURE.

Oui, j'obéirai.... j'épouserai Léon.... j'en mourrai, ma bonne : j'en mourrai, je l'espère..... mais mon père n'oubliera jamais sa pauvre fille ; dom Louis pleurera long-temps sa malheureuse amante.... et toi, ma bonne, tu penseras à moi, tu parleras de moi.... Eh bien! cela me soulage, car vois-tu, ma bonne, je veux être regrettée.

VENERANDE.

Taisez-vous, taisez-vous, vous me faites un mal!

O ciel! je ne te demande plus qu'une grâce : j'irai dans ce château, j'irai.... mais fais qu'en y entrant j'expire de douleur et d'effroi; fais que je rentre pure dans ton sein; contente-toi de mon trépas, et qu'après ma mort on lise sur ma tombe : *Elle vivait pour un amant, elle mourut pour son père.*

VENERANDE.

Ecartez cette idée affreuse. Celui qui est là-haut en sait plus que nous, mademoiselle : il ne permettra pas que.... je me tais, je me tais. Je suis émue, attendrie, je suis désolée. Attendez-moi, je vais m'informer... Attendez-moi, chère enfant; j'espère toujours, j'espère. Celui qui a voulu ce qui arrive, veut aussi des choses que nous ne pouvons pénétrer. Nous sommes ingrats quand nous sommes heureux; mais dans le malheur nous sentons qu'il nous faut un autre secours que celui des hommes. Espérance, confiance, persévérance. *(Elle sort.)*

#### SCÈNE IV.

LAURE, seule.

RÉCITATIF.

Il faut me dévouer.... Hélas! dans ma misère,  
 Ce n'est point la mort que je crains....  
 Je ne t'accuse point, mon respectable père....  
 Tu signes mon malheur, ah! c'est toi que je plains!

AIR.

O mortel, plus à plaindre encore,  
 Que je perds lorsque je t'adore;  
 A ton tour ne m'accuse pas,  
 Cher amant, ne m'accuse pas.

Entre nous la peine est commune,  
 Moi je pleure ton infortune,  
 Et tu dois pleurer mon trépas.  
 Pleure, pleure sur mon trépas.

Quel cruel sacrifice !  
 Quel sera ton tourment ?  
 O Lonis, quel supplice  
 Pour le cœur d'un amant !

D'inutiles alarmes,  
 Des regrets superflus  
 T'arracheront des larmes,  
 Je ne les verrai plus !

Cher amant, cette image  
 Me poursuit malgré moi,  
 Plus je parle de toi,  
 Plus je perds mon courage.

Si j'abhorre le jour  
 Où l'on me sacrifie,  
 C'est qu'en perdant la vie  
 Je perdrai mon amour.

SCÈNE V.

LAURE, DOM LOUIS.

Laure ! Laure !

LOUIS.

Dieux ! c'est lui.

LAURE.

LOUIS.

Qu'ai-je entendu ? serait-il vrai, Laure ? dois-je croire le bruit qui se répand ? on dit que vous allez être....

LAURE.

Malheureuse :

LÉON,  
LOUIS.

C'est mon malheur qui est certain. Votre père vous sacrifie; il vous livre au féroce Léon, il achète une paix honteuse... mais, que dis-je? ce n'est point vous que l'on immole : vous y consentez. C'est moi seul que l'on sacrifie; moi, sans fortune, sans puissance; moi qui n'ai que mon courage et mon amour, moi qui aurais donné ma vie pour vous, et pour ce père qui me trahit si lâchement.

LAURE.

N'outragez pas mon père; plaignez-le, Louis, plaignez votre malheureuse Laure.

LOUIS.

Vous plaindre? mais vous voulez votre infortune, vous serez l'épouse d'un homme puissant, vous régnerez, Laure.... vous m'oublierez...

LAURE.

Cruel, peux-tu déchirer mon cœur quand je fais pour toi-même le plus affreux sacrifice?

LOUIS.

Pour moi, juste ciel! pour moi!

LAURE.

Votre vie est en danger, votre perte est certaine; en m'immolant je conserve tes jours; tu vivras, toi seul tu vivras.

LOUIS.

Vous craignez pour ma vie, et vous ne craignez pas de me trahir. Je vivrai, dites-vous? j'accepterai cet indigne bienfait; je vivrai au prix de votre malheur, de votre honte! lâche guerrier, amant méprisable, je fuirai les lieux où vous serez captive; j'irai

dire partout que vos pleurs ont prolongé mes jours , que j'en jouis bassement, et que je n'ose vous venger ?

LAURE.

Veux-tu que j'immole mon père , et toi , toi qui m'outrages ?

LOUIS.

Votre père est perdu. Le sacrifice qu'il fait ne le sauvera pas de la fureur de Léon ; leur haine est trop ancienne , et la lâcheté ne désarme point un ennemi. Pour moi , tout est fini ; vous saurez ce que peut l'amour désespéré. J'irai vers ce château qui doit être votre prison ; j'irai me livrer au tyran qui vous achète. Il est cruel, il inventera contre moi des supplices affreux, vous en serez témoin, vous me verrez expirer... Voilà toute la reconnaissance que je dois à votre indigne pitié.

LAURE.

Il faut donc que je meure ; mon sort est de faire le malheur de tout ce qui m'environne ?

LOUIS.

Et suis-je plus faible que vous ? Ai-je démérité de mourir avec toi ?

LAURE.

Je conservais tes jours, c'était un soulagement dans mes peines ; je disais : je vivrai dans son souvenir, dans son cœur... il vivra...

LOUIS.

Reprenez , reprenez un don que je déteste. Je n'ai point encore appris à sacrifier mon amour à la crainte. Mon cœur ne ressemble point au vôtre... vous pleurez ? Ah ! pardonnez , pardonnez à mon désespoir. Vous m'aimez ; Laure , vous m'aimez ; ne déchirez pas ce

cœur qui vous adore : je ne vis que pour vous ; ma vie, mes vertus, mon courage, tout est en vous, tout est pour vous. Vous êtes bonne, sensible, vous ne voudrez pas que j'expire de douleur : ah ! puissé-je du moins expirer à vos pieds !

LAURE.

Levez-vous, levez-vous. Mon père m'a défendu de vous voir tant que Léon serait avec lui. Vous vous perdez, vous me perdez moi-même : ah ! fuyez, fuyez de ces lieux, je suis assez malheureuse !

*Duo.*

LOUIS.

Que je quitte ces lieux !  
Que je vous abandonne !  
C'est Laure qui m'ordonne  
De si cruels adieux !

LAURE.

Achevez votre ouvrage,  
Juste ciel en ce jour :  
Faites que mon courage  
Égale mon amour.

LOUIS.

Eh bien soyez contente,  
Vous voulez mon malheur....

LAURE.

Épargne ton amante,  
Juge mieux de son cœur.

*ENSEMBLE.*

O trouble ! ô peine extrême !  
O trop sévères lois !  
Ai-je vu ce que j'aime  
Pour la dernière fois !

LOUIS.

M'aimes-tu, ma chère Laure ?

LAURE.

En peux-tu douter encore ?

LOUIS.

Que vas-tu donc devenir ?

LAURE.

Loin de toi je vais mourir.

LOUIS.

Affreux hymen !

LAURE.

Que je déteste ;

LOUIS.

Père cruel !

LAURE.

Devoir funeste !

LOUIS.

Vous me quittez ?

LAURE.

Tel est mon sort.

LOUIS.

Pour un tyran...

LAURE.

Non, pour la mort.

ENSEMBLE.

O peine ! ô trouble extrême, etc.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ROMUALDE, VÉNÉRANDE.

VENERANDE.

Laure ! voici votre père : Louis, éloignez-vous.

LOUIS, s'éloigne lentement.

Adieu !



ROMUALDE, en entrant.

Ma fille, ma fille, tout est fini.

LAURE.

Dieu!

ROMUALDE.

Viens, ma fille; et vous aussi, jeune homme, approchez, écoutez.

LOUIS.

Moi, seigneur?

ROMUALDE.

Oui, vous.

LOUIS.

Tout est fini, dites-vous, et vous voulez que j'approche!

ROMUALDE.

Tout est fini, tout est rompu; la guerre va recommencer, mais je conserve ma fille.

LOUIS, avec transport.

La guerre? O ciel! je te rends grâce, je pourrai donc mourir en défendant ce que j'aime.

LAURE.

Mon père, je ne vous quitterai point!

VENERANDE.

Le doigt de Dieu se fait voir en toutes choses.

ROMUALDE.

Léon ne voulait point la paix. Accoutumé au brigandage, heureux des malheurs de la guerre, il feignait une réconciliation dont le désir était loin de son cœur. C'est toi, ma fille, qu'il voulait me ravir. A ce prix, il m'accordait une paix qu'il aurait bientôt rompue; il savait, le cruel, que je ne pourrais vivre séparé de ma fille, et il voulait me forcer à signer

mon malheur. J'ai résisté, j'ai tout refusé, je t'ai sauvée enfin, et ce jour est le plus beau de ma vie. Je sais à quoi je m'expose, mais les années n'ont point affaibli mon courage, j'opposerai la justice à la violence, un père est toujours jeune en défendant ses enfans.

LOUIS.

Eh! comptez-vous pour rien l'amant qui défend sa maîtresse?

VENERANDE.

Et le Ciel qui est ordinairement pour la bonne cause?

LAURE.

Et c'est pour moi, mon père, que vous courez tant de dangers?

ROMUALDE.

C'est pour toi, ma fille. Eh! que ferais-je sur la terre, si j'avais causé ton malheur? que ferais-je d'une vie qui serait achetée par tes larmes et ton infortune?

AIR.

Je dis : ma Laure est tout mon bien :  
 Je compte pour rien ma richesse,  
 Je compte mes plaisirs pour rien,  
 Si d'un enfant chéri je n'ai point la tendresse.

L'hymen est le premier des dieux,  
 Quand de l'amour il est le frère,  
 Deux cœurs que sa chaîne resserre,  
 Jouissent du bonheur des cieus ;

Mais former par la force un hymen odieux,  
 C'est mettre l'enfer sur la terre.  
 Non, non, ma fille est tout mon bien,  
 Je compte, etc.

Pour être aujourd'hui son vainqueur,  
 Le seul secret est de lui plaire ;  
 L'amant qui mérite son cœur  
 Aura gagné celui d'un père ;  
 Mais loin de la forcer à signer son malheur,  
 Je dirais à toute la terre :  
 Ma fille est mon unique bien :  
 Je compte pour rien ma richesse ;  
 Je compte mes plaisirs pour rien ,  
 Si d'un enfant chéri je n'ai point la tendresse.

## ENSEMBLE.

ROMUALDE.	LAURE, LOUIS, VENERANDE.
Oui, cher enfant, oui tout mon bien,	Ah! seigneur, vous méritez bien,
C'est ton bonheur, c'est ta tendresse.	Notre respect, notre tendresse.

## LOUIS.

Ah! seigneur, je puis donc espérer que je ne serai point banni de ces lieux? je verrai Laure, je combattrai pour elle, pour elle!

## ROMUALDE.

Brave jeune homme, dites pour votre épouse.

## LAURE.

Louis, Louis... Louis.

## LOUIS.

Ah! Laure, j'entends bien!

## ROMUALDE.

Je veux vous unir, vous mener à l'autel, et si ce bonheur doit être le dernier de ma vie, il est aussi le plus grand et le plus désiré.

## LAURE.

Mon père!

## LOUIS.

Aujourd'hui son époux, demain son vengeur.

ROMUALDE.

La trêve n'expire que dans trois jours; profitons du calme qu'elle nous laisse. Après votre hymen, Laure sera conduite dans un lieu sûr, et à l'abri des poursuites de Léon.

VENERANDE.

Seigneur, les habitans de ce canton sont venus pour vous offrir un témoignage de leur amour; je vais les rappeler, ils n'ont point oublié que c'est aujourd'hui votre fête.

ROMUALDE.

Oui, tu as raison, c'est ma fête, je fais le bonheur de ma fille. Je vous laisse, mes enfans: je vais tout disposer, tout presser pour votre union. Toi, ma chère Laure, va rassembler mes vassaux. Je veux qu'ils te voient, qu'ils sachent à quel prix on m'offrait une paix honteuse; ils t'aiment, ces bonnes gens, et ce qu'a fait un père, chacun d'eux l'eût fait pour toi.

LAURE.

Ah! Louis, je ne puis m'exprimer.... (*Elle sort.*)

VENERANDE, en sortant.

J'avais bien raison de dire: Celui qui est là-haut en sait plus que nous.

## SCÈNE VII.

LOUIS, seul.

Quel changement! ô ciel! est-ce un songe? puis-je le croire? Oh! non, ce n'est point un songe; je le sens, je le sens là, avec un charme, un trouble délicieux! Ah! il faut aimer pour connaître le prix de l'existence. *Elle est à toi... Je vais vous unir... Tu défendras ton épouse.... Dieu!* que ces mots sont doux!

comme ma douleur a fui dès qu'ils ont frappé mon oreille? Laure, Laure! que n'as-tu dans ce moment la main sur mon cœur!

*ATR.*

Je m'unis à ce que j'aime ;  
Est-il un destin plus doux ?  
O plaisir ! ô bien suprême !  
Vous serez toujours le même ;  
Et toujours nouveau pour nous.

Quelle brillante aurore,  
Vient éclairer les cieus ?  
La nature à mes yeux  
Paraît plus belle encore ;  
Pour rendre hommage à Laure ;  
Tout s'anime en ces lieux.

O douce ivresse,  
Vive allégresse,  
Moment charmant,  
Pour un amant !  
Pour un amant

Qui s'unit à ce qu'il aime ;  
Il n'est point de bien plus doux :  
O plaisir ! bonheur suprême,  
Vous serez toujours le même,  
Et toujours nouveau pour nous.

### SCÈNE VIII.

LOUIS, LAURE, PAYSANS ET PAYSANNES.

*(Ils la portent sur un brancard surmonté d'une couronne de fleurs, et orné de feuillage.)*

*CHOEUR.*

Jouissons, jouissons  
De ce jour d'allégresse,  
Chantons, célébrons.

Notre belle maîtresse.  
 Nous la conservons,  
 Nous la servirons,  
 Nous la défendrons.

LOUIS.

Quelle douce image !  
 Pour moi ce beau jour  
 Est l'heureux présage  
 De ceux dont l'amour  
 M'a donné le gage.

CHOEUR.

Jouissons, jouissons, etc.

LAURE.

A quels dangers je vous expose !  
 Ah ! qu'il m'en coûte, mes amis !  
 Bientôt la guerre.... je frémis,  
 Lorsque je sens que j'en suis cause.  
 Jugez, hélas ! si pour mon cœur,  
 Ce jour doit avoir tant de charmes,  
 Puisque je sais que mon bonheur  
 Doit être payé par vos larmes.

LOUIS.

Que ce jour soit tout au plaisir,  
 Écartons la sombre tristesse,  
 Ne craignez rien pour l'avenir,  
 Fiez-vous à notre tendresse.

CHOEUR.

Ne craignez rien pour l'avenir,  
 Fiez-vous à notre tendresse.

*On place les musiciens dans une loge de feuillage, et on danse. Pendant la danse, les deux étrangers traversent le théâtre, s'avancent et observent Laure.*

PÉTRINO, pendant la danse.

Voilà encore les mêmes figures de ce matin.

LÉON,

LE PATRE.

Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici?

*(Les étrangers saluent Laure et Louis.)*

PETRINO.

Ah! ils sont polis.

LE PATRE.

Tiens, comme ils regardent partout.

*Les étrangers se retirent, et heurtent par mégarde contre Vénérande qui entre dans ce moment; ils saluent et sortent.*

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, VENERANDE.

VENERANDE.

Ah! mon dieu! qu'est-ce que cela signifie?

*(La danse est interrompue.)*

PETRINO.

Qu'avez-vous, dame Vénérande?

LAURE.

Ma bonne tu es effrayée.

VENERANDE.

On le serait à moins, mademoiselle? voyez-vous ces deux fantômes qui rôdent autour de nous?

PETRINO.

Bon! ce sont les deux hommes qui ont passé ce matin.

VENERANDE.

Eh! oui, ce sont les mêmes.

PETRINO.

Eh bien! quel miracle? ils entendent de la musique, ils entrent, ils voient danser, ils approchent.

LAURE, en souriant.

Sais-tu, ma bonne, que tu m'inquiéterais, si j'étais aussi défiante que toi.

VENERANDE.

Dieu veuille..... suffit.

LOUIS.

Que ce jour soit tout au plaisir !  
Écartons la sombre tristesse.  
Ne craignez rien pour l'avenir,  
Fiez-vous à notre tendresse.

CHŒUR.

Jouissons, jouissons, etc.

*La danse reprend. Vénérande s'approche du petit bois, elle observe en témoignant une curiosité inquiète. Laure et Louis la suivent et veulent la distraire; Vénérande s'obstine, et s'avance dans le bois, Laure et Louis y vont aussi en plaisantant par leurs gestes de la frayeur de Vénérande, on les perd de vue.*

*La danse continue. On entend des cris qui viennent du petit bois.*

PETRINO.

Écoutez, écoutez..... (*Les cris recommencent.*) Entendez-vous ces cris; dieu! ne serait-ce pas notre bonne maîtresse? ah! courons. (*Il va avec plusieurs hommes au petit bois.*)

LES FEMMES L'UNE APRÈS L'AUTRE.

Écoutez.... Qu'est-ce donc?.... Je tremble.... je frémis....

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Qu'est-ce donc?

UNE AUTRE.

Écoutez.

UNE AUTRE.

Le bruit redouble.





LÉON,  
UNE AUTRE.

Il cesse.

(*On entend un coup d'arquebuse.*)

PÉTRINO revient avec les habits déchirés.

Ah! quel malheur! mes chers amis....

TOUS.

Qu'est-ce donc?

PÉTRINO.

Nous perdons notre bonne maîtresse.

TOUS.

Juste ciel!

(*Aux musiciens.*)

Mais paix donc! taisez-vous, malheureux!

LES MUSICIENS accourant avec leurs instrumens.

Qu'est-ce donc?

PÉTRINO.

O moment affreux!

Nous perdons pour jamais notre bonne maîtresse.

LES FEMMES.

Mais comment?

PÉTRINO.

Des soldats apostés dans ce bois

Nous les ont enlevés tous trois.

TOUS.

Courons, courons à la vengeance.

PÉTRINO.

O mes amis, vaine espérance!

Ils sont armés.... tout est fini.

Ils sont déjà bien loin d'ici.

TOUS.

Dieu protecteur de l'innocence,

Arme nos bras pour sa défense.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ROMUALDE.

ROMUALDE.

Que ce jour soit tout au plaisir,  
Et nos cœurs tous à l'allégresse....  
Mais que vois-je ! quelle tristesse !  
Parlez ; vous me faites frémir.

PÉTRINO, *en pleurant.*

Monseigneur,.... nous perdons notre bonne maîtresse.

ROMUALDE.

Juste ciel !

PÉTRINO.

Des soldats....

ROMUALDE.

Achievez.

PÉTRINO.

Dans le bois....

ROMUALDE.

Ciel !

PÉTRINO.

Laure, son amant, Vénérande.... tous trois  
Sont ravis à notre tendresse.

ROMUALDE.

Ils sont tous trois....

PÉTRINO.

Bien loin d'ici.

ROMUALDE.

Par des soldats....

LÉON,  
PÉTRINO.

Tout est fini.

ROMUALDE.

Entrez chez moi, prenez des armes.

TOUS.

Aux armes ! aux armes !

( Ils entrent pour prendre des armes. )

ROMUALDE.

O ciel ! tu vois couler mes larmes ;  
Je jure devant toi qui dois me secourir,  
De la sauver ou de périr.

( Les hommes reviennent avec des armes. )

TOUS.

Aux armes ! aux armes !

Nous jurons tous de la sauver.

ROMUALDE.

Mais, hélas ! dans quels lieux est-elle ?  
Où la chercher ? où la trouver ?  
De quel côté... peine mortelle !

CHŒUR.

Où la chercher ? où la trouver ?  
Nous jurons tous de la sauver,  
Ou de mourir pour elle.

ROMUALDE.

Mais, hélas ! dans quels lieux est-elle ?

( Laure et ses ravisseurs paraissent au haut de la montagne  
par un percé naturel à travers les rochers. )

PÉTRINO.

La voilà !

TOUS.

La voilà !

ROMUALDE , pendant l'accablement du chœur.

Léon le ravisseur....

Ah ! dieu ! je sens tout mon malheur.

(avec force.) Aux armes ! aux armes !

Il faut du sang et non des larmes.

Jurons , devant ce dieu qui doit nous secourir ,

De la venger ou de mourir.

CHŒUR.

O dieu , bénis nos armes ,

Nous jurons devant toi qui dois nous secourir ,

De la venger ou de mourir. (Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

Le théâtre représente une salle souterraine et voûtée du château de Montenero. A gauche, relativement au spectateur, une porte conduisant à une chambre; à droite, une grille de fer régnaut depuis le fond jusqu'à l'avant-scène, et formant un angle en retour, de sorte que le spectateur peut aisément voir tout ce qui se passe derrière la grille. Dans le fond, un peu sur la gauche, une grande porte devant laquelle brûle une lampe. Quand cette porte est ouverte, on aperçoit plusieurs autres voûtes, éclairées par des lampes pareilles s'éloignant en perspective. Au fond, un peu sur la droite, un vaste soupirail par lequel l'air entre dans le souterrain. Ce soupirail, qui s'évase par le haut, laisse apercevoir une portion du ciel, et même la lune qui y paraîtra vers le milieu de l'acte. Cette décoration ne doit point avoir de coulisses, mais elle est fermée de toutes parts. Ce souterrain doit avoir un ton de couleur sombre et annonçant la vétusté. A la droite, au fond, est une autre porte, par laquelle entreront les gardes qui font faction derrière la grille; la grille elle-même a une porte qui se ferme à clef.

(*Les meubles de cette salle sont une grande table, un banc, et des chaises.*)

## SCÈNE PREMIÈRE.

FERRANT, LONGINO, GARDE *en sentinelle hors de la grille.*

LONGINO.

Dis donc, Ferrant; est-ce que c'est ici qu'on logera cette dame?

FERRANT.

Oui.

LONGINO.

Sais-tu que ce n'est pas trop gai pour une jeunesse?

FERRANT.

Il faudra bien qu'elle s'y habitue.

LONGINO.

Y restera-t-elle long-temps ?

FERRANT.

Toute sa vie , si elle n'obéit pas au maître.

LONGINO.

Si elle n'obéit pas..... je n'entends pas bien cela.  
Qu'est-ce qu'il veut donc lui faire faire ?

FERRANT, durement

Paix !

LONGINO.

Ah ! je devine.

FERRANT.

Tant pis pour toi.

LONGINO.

Eh bien ! prends que je n'ai rien dit. Je sais bien que tu n'aimes pas à jaser... aussi je ne te demanderai pas si on a eu raison de me dire ce qu'on m'a dit....

FERRANT.

Quoi ?

LONGINO.

Ce n'est pas moi qui parle , mais je me suis laissé dire que cette jeune personne était la fille du seigneur Romualde que tu as servi autrefois.

FERRANT.

Que t'importe !

LONGINO.

Oh ! mon dieu , rien du tout... je pensais seulement que tu aurais un peu plus d'égards pour elle.

FERRANT.

Pas plus que pour toi s'il t'arrive d'ouvrir la bouche sur tout ce qui se passe ici.

LONGINO.

Oh ! je sais bien , tu me l'as déjà dit.

LÉON,  
FERRANT.

Et je te le répète.

AIR.

Point de propos, fais ton devoir.  
Tu dois tout voir et ne rien voir,  
Tout entendre et ne rien entendre,  
Tout observer, ne rien comprendre,  
Tout écouter, ne rien savoir.  
Tu dois, selon qu'on te l'ordonne,  
Monter, descendre, aller, venir,  
Rester, marcher, ramper, courir,  
Suivre en tout l'ordre qu'on te donne;  
Et s'il le faut, pour obéir,  
Sans murmurer, tu dois mourir.

LONGINO.

Tout cela est bien aisé.... il n'y a que le dernier article qui me gêne un peu.

FERRANT.

Va voir dans cette chambre si tout est préparé pour recevoir notre prisonnière.

LONGINO, avec appréhension.

Dans quelle chambre?

FERRANT.

Celle-là.

LONGINO.

Ah! c'est là qu'elle couchera; ceci n'est que le salon.

FERRANT.

Va donc.

LONGINO.

Tu sais mieux que moi ce qu'il y faut, allons-y ensemble.

FERRANT.

Poltron!

LONGINO.

Oh! non : c'est pure attention de ma part. Mais après tout, sais-tu que si l'on n'avait pas une certaine fermeté, l'on serait mal à son aise dans cette cave; soixante marches pour y descendre, trois corridors qui ne finissent plus, des lampes qui font plus peur que s'il n'y en avait pas, des trous, des voûtes, des cavernes les unes sur les autres, et puis tout ce qu'on entend dans cet aimable château....

FERRANT.

Va donc dans cette chambre.

LONGINO, au garde

Si le camarade voulait m'y accompagner...

FERRANT.

S'il t'arrive de lui dire un mot, s'il lui arrive de te répondre, vous serez tous deux jetés du haut du rempart dans le précipice qui est au pied de la forteresse.

LONGINO.

Camarade, voilà notre conversation finie.

FERRANT.

Eh bien! feras-tu ce que je t'ai dit?

LONGINO, pleurant.

Mais pourquoi cet entêtement à vouloir m'envoyer dans cette maudite chambre?

FERRANT.

Parce qu'il faut que tu y viennes tous les jours, que tu serves ces femmes : crois-tu que je puisse toujours être ici? un concierge n'a-t-il pas sa porte à garder?

LONGINO.

Tiens, changeons de fonctions, je te donnerai du retour.



LÉON,

FERRANT.

Va dans cette chambre.

LONGINO.

Donne-moi cette lampe au moins.

FERRANT.

Prends.

*(Longino va en tremblant regarder la chambre, où il entre à peine. Pendant ce temps, Ferrant va parler au garde.)*

FERRANT, au garde.

Vous m'avez entendu, il y va de votre vie si vous parlez ou si vous répondez aux personnes qui seront ici; prévenez-en celui qui vous relèvera. *(à Longino.)* Eh bien! la chambre est-elle en ordre?

LONGINO.

C'est un bijou. Mais comment le maître a-t-il choisi cet endroit-ci pour la demoiselle?

FERRANT.

C'est moi qui l'ai choisi. Le maître le connaît à peine; il n'a ce château que depuis quelques mois.

LONGINO.

Ah! c'est toi qui as choisi cet appartement? eh bien, tu as bon goût. Mais dis-moi donc ce que c'est que ces plaintes qu'on entend quelquefois en passant sous la grande voûte?

FERRANT.

Tu ne dois rien entendre.

LONGINO.

Ce n'est pas aisé. Et ce trou qu'on a fait dans la terre, près de la chapelle basse....

FERRANT.

Pour toi, si tu fais des questions indiscretes.

LONGINO.

Je ne veux rien savoir, moi; je n'ai pas même voulu croire ceux qui disaient que l'amoureux de la dame a été enlevé avec elle.

FERRANT.

Ils ont raison.

LONGINO.

Il ne s'amusera guère ici, car je crois qu'il n'aura pas un appartement plus gai.

FERRANT.

Il ne s'ennuiera pas long-temps.

LONGINO.

Ah! j'entends. *(On entend la cloche.)*

FERRANT.

On sonne. Je vais à mon poste, reste ici.

LONGINO.

Ferrant, Ferrant! tu me laisses, attends donc.

*(Ferrant lui ferme la porte.)*

## SCÈNE II.

LONGINO, LE GARDE à son poste.

LONGINO.

Je suis pris. Comment ferai-je pour remonter? il faudra repasser sous la voûte, près de la chapelle, dans ces grands escaliers.... là haut des hibous, là bas des chauve-souris.... si j'avais quelqu'un avec moi... quand ce ne serait qu'un enfant... cela distrait.... je ne suis pas plus crédule qu'un autre, je sais bien qu'il n'y a rien à craindre, mais la nature, la pauvre nature humaine! si le camarade voulait faire la causette; nous sommes seuls, nous ne risquons rien.... il se promène,

il ne m'écoute pas..... (*plus haut.*) Si le camarade voulait jaser un petit moment, cela désennuie.... *Il s'approche de la grille et le garde lui passe sa hallebarde à travers; Longino fuit et revient sur le devant.* Le camarade aime mieux la pantomime que la conversation. Allons! il faut prendre son parti. Aux grands maux, les grands remèdes. Il faut faire comme le chevalier de la forêt des Ardennes.... Si le camarade voulait savoir ce qu'a fait ce chevalier... Il ne dit mot, il a peur : chantons pour le rassurer.

## CHANSON.

Dans une forêt des Ardennes,  
Lancelot s'en allait errant,  
Quand tout-à-coup un gros géant  
Apparut entre deux vieux chênes.  
Savez-vous ce qu'il arriva?  
Ce fut le géant qui trembla.  
A la lueur du crépuscule,  
Un vieux château s'offre à ses yeux,  
Quand un loup-garou furieux  
S'avance en lui disant : recule.  
Mais Lancelot montra du cœur,  
Le loup-garou mourut de peur.  
Le chevalier, plein d'un beau zèle,  
Au fond du château pénétra;  
Quand tout-à-coup il rencontra  
La plus gentille jouvencelle :  
Le chevalier avait du cœur,  
Mais cette fois il eut grand peur.

Si Lancelot a eu peur une fois en sa vie, il m'est bien permis à moi d'avoir une légère émotion... Ah! j'entends marcher... dieu soit loué, voici des vivans, je trouverai à qui parler.

SCÈNE III.

LONGINO, LAURE, VÉNÉRANDE, SOLDATS.

(*Laure jette un cri en entrant, elle tombe sur une chaise, et s'appuie à la table. Vénérande regarde avec horreur tout ce qui l'environne, les soldats se retirent et ferment la porte du fond.*)

VÉNÉRANDE.

Voici donc l'affreux séjour que ce monstre destine à la jeunesse, à la beauté, à l'innocence! tout ce qui nous environne inspire l'horreur et l'effroi.

LONGINO, sans la regarder

C'est ce que je disais.

VÉNÉRANDE.

Ces voûtes, ces tombeaux, ces lampes sépulcrales..

LONGINO.

C'est ce que je disais.

VÉNÉRANDE.

Il semble qu'on ne descende ici que pour se préparer à la mort.

LONGINO.

C'est ce que je disais.

VÉNÉRANDE.

Ah! ma chère maîtresse, dans quelle horrible caverne les méchants vous ont plongée!

LAURE.

Ma bonne, tout est fini pour moi. Mais mon cher Louis, qu'est-il devenu?

VÉNÉRANDE.

Malheureux comme nous, mademoiselle.

LÉON,

LAURE.

Plus d'espoir ! plus ! il faut y renoncer.

VENERANDE.

Renoncer à l'espérance ! qu'osez-vous dire ?

LAURE.

Eh ! que puis-je attendre ? quelle main peut m'arracher à cette horrible prison.

VENERANDE.

Vous n'êtes pas au bout, mademoiselle ; un moment suffit pour le bonheur, comme pour l'infortune : attendez, attendez, je vous le répète : confiance, persévérance !

LAURE.

L'aspect de ces lieux m'inspire une terreur...

LONGINO.

Ah ! je conçois que des femmes peuvent avoir peur ici. Mais considérez que je suis avec vous.

VENERANDE.

Qui es-tu, toi qui nous parles ? un des satellites de ce monstre !

LONGINO.

Un satellite ! je suis tout bonnement le valet du concierge.

VENERANDE.

On t'envoie ici pour nous tyranniser....

LONGINO.

Tyranniser ! non, voilà le camarade qui est là pour vous garder, et moi, je m'appelle Longino pour vous servir.

VENERANDE.

Nous servir ! dis que tu sers nos bourreaux.

LONGINO.

Dame! moi, je sers mes maîtres.

VENERANDE.

Lâche! et c'est ici que ma chère Laure va gémir  
nuit et jour!

LONGINO.

Oh! non. Il y a ici près la chambre à coucher; on  
a songé à tout.

LAURE.

J'entends du bruit sous ces voûtes.

LONGINO.

C'est quelqu'un qui nous arrive. Dame, voyez-vous,  
c'est que cela sonne creux là dedans. Attendez, je  
vais vous dire ce que c'est.

VENERANDE.

Allons, il faut se résigner; le désespoir ne mène à  
rien.

LONGINO.

C'est monseigneur.

LAURE.

Ciel!

VENERANDE.

Il ne manquait plus que cela.

#### SCÈNE IV.

LAURE, VENERANDE, LÉON, GARDES.

*Léon fait un signe à Longino et aux gardes, ils se  
retirent; la sentinelle reste.*

LÉON.

Pardón, madame, de la manière un peu brusque  
dont je vous ai fait conduire dans mon château; mais  
si je n'avais pas employé ce moyen, il y a apparence

que j'aurais été privé long-temps du plaisir de vous y voir.

VENERANDE.

Plût au ciel qu'elle n'eût jamais vu ce lieu maudit!

LÉON à Vénérande.

Bonne dame, vous aimez votre maîtresse, sans doute?

VENERANDE.

O ciel! il faut bien que je l'aime, puisque je suis enchantée d'être même ici, pour la consoler et la servir.

LÉON.

Eh bien, donnez-lui une preuve de votre attachement.

VENERANDE.

Laquelle?

LÉON.

C'est de vous taire, et de ne point m'interrompre, car s'il vous échappe une parole, vous êtes séparée d'elle pour la vie; retenez bien cet ordre, je ne le répèterai pas.

LAURE.

O ciel, à qui m'as-tu livrée? à quelles mains m'as-tu confiée?

LÉON.

Aux mains d'un homme qui vous aime, et qui n'a jamais connu de bornes à ses désirs, ni d'obstacles à sa volonté.

LAURE.

Vous m'aimez? vous!

LÉON.

Je pourrais me dispenser de vous le prouver, je vous le dis, et vous devez m'en croire. L'homme puissant ne s'abaisse point jusqu'à la feinte, et il dé-

daigne de mentir quand il peut commander. Oui, je vous aime. Nos familles se haïssent depuis plus de deux siècles; dès que j'eus l'âge de raison, on me fit jurer de garder jusqu'à la mort cette haine héréditaire: je vous vis, et je faussai mon serment. Dès ce jour je ne cessai de penser à vous, c'est-à-dire aux moyens de vous posséder. Je voulus éteindre le flambeau de la guerre; je descendis jusqu'à demander la paix à votre père que j'ai vaincu. Votre main devait être le gage de notre amitié, le fruit de mes victoires. Il osa me refuser, moi, Léon. Il m'eût été trop facile de me venger de lui, mais vous pouviez m'échapper, je pris d'autres mesures..... le reste vous est connu. Enfin vous êtes en mon pouvoir, et malheur au téméraire qui vous chercherait dans ces lieux! ceux que j'ai vaincus par le seul désir de la gloire, ne doivent point espérer de me trouver plus faible, quand j'ai à défendre une si riche proie.

LAURE.

Une proie, juste ciel! espérez-vous posséder ce que vous arrachez par un crime?

LÉON.

Un crime? oui, belle dame, si l'on m'attaque, si je succombe, je serai le plus criminel des hommes: si je triomphe, comme je l'espère, soyez sûre qu'on se cachera pour m'accuser.

LAURE.

Eh bien, moi, faible femme, victime de votre fureur, je vous accuse devant le Dieu qui m'entend, devant vous-même.... Parlez, de quel droit m'avez-vous arrachée à mon père? de quel droit avez-vous



séparé deux cœurs que le ciel allait unir? de quel droit me tenez-vous enfermée dans ce cachot affreux?

LÉON.

De quel droit? si vous parvenez à vous soustraire à ma puissance, je ne vous demanderai pas de quel droit vous l'aurez fait.

LAURE.

Tigre, dis-moi du moins si mon époux voit encore le jour.

LÉON.

Si vous me connaissiez, madame, vous sauriez qu'il ne faut pas surtout me parler d'un rival.

VENERANDE.

O mon..... (*Léon fait un geste, Vénérande étouffe sa voix.*)

LAURE, avec force.

Dis-moi s'il respire encore.

LÉON.

Eh! que m'importe qu'il respire? je ne l'ai jamais connu, j'ai dédaigné de le combattre, mort ou vivant il est hors d'état de me nuire.

LAURE, à part.

Ah! je tremble!....

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FERRANT.

FERRANT.

Seigneur, on vient d'apporter la dépouille de ce jeune homme.

LAURE.

Qu'entends-je? ô ciel! (*Elle tombe sur la table, Vénérande la secourt.*)

LÉON, à Ferraut.

Dès que le jour paraîtra, que cette dépouille soit attachée à la tour du nord : ceux qui oseront m'attaquer y verront l'emblème du sort qui les attend.

LAURE se relève avec force.

Va, monstre, je conçois tout mon malheur; mais tu te trompes dans ton affreux calcul. Ne pense pas que ce coup m'ait ôté mon courage; je sens qu'il me donne une force au-dessus de mon sexe. Le désespoir a séché mes larmes. J'ai demandé au ciel qu'il m'ôtât la vie dès que je serais dans cette horrible prison, je sens qu'il va bientôt exaucer ma prière. Tyran maladroit, tu veux me séduire, et tu arraches la vie à celui qui me faisait chérir l'existence! va! je ne te crains plus. Pour sauver mon amant, je t'eus flatté peut-être, cette idée me fait horreur. Louis n'est plus; crois, monstre, que je saurai le rejoindre. Je te rends grâce de m'avoir fait préparer ce tombeau. Et toi, Dieu qui m'appelles, toi qui dois la récompense à la vertu et au crime, écoute le serment que je fais devant toi. Je jure que je n'accepterai aucun secours, que je ne prendrai aucune nourriture dans cet exécrable lieu; je jure que je rejoindrai l'époux que tu m'as choisi..... tombe sur moi ta malédiction, si je trahis ce vœu sacré!

*(Elle s'assied.)*

VENERANDE.

Il vous entend, madame, il vous entend : voyez, nos bourreaux ont pâli.

LÉON.

Femme indocile, j'excuse votre emportement, je m'y attendais, et je vous laisse exhaler une inutile fureur. Bientôt je reparaitrai devant vous, non pour

vous apaiser, mais pour accomplir mes projets. Songez que c'est la première fois que je souffre la résistance; hâtez-vous d'oublier un homme qui eût péri par un supplice cruel, si mes soldats n'en avaient fait justice. Moi seul je suis votre maître, et malgré vous, malgré votre père, dans ce jour je serai votre époux. Je vous ferai traîner à l'autel, si vous refusez de m'y accompagner : acceptation ou résistance, tout sera égal, vous serez à moi. Vos sermens ne m'effraient point; il y a long-temps que j'ai pesé la valeur d'un serment. Je vous quitte pour un moment, puisse ce moment être pour vous celui d'une réflexion salutaire.

(*Il sort.*)

## SCÈNE VI.

LAURE, VENERANDE, FERRANT,  
LE GARDE à son poste.

VENERANDE.

O ma chère maîtresse, c'est ici qu'il faut du courage.

LAURE.

J'en ai, ma bonne, j'en ai. Je suis calme. J'ai appris la mort de Louis, sans verser une larme. Que dis-je! je jouis déjà du bonheur de le revoir; je voudrais abrégér les momens qui me séparent de lui.

VENERANDE.

Mais peut-être vous a-t-il trompé, peut-être....

LAURE.

Léon hésite-t-il pour commettre un crime?

VENERANDE.

Ferrant?

FERRANT.

Que voulez-vous?

VENERANDE.

Je t'ai connu bon et humain. Si ce séjour affreux ne t'a pas entièrement corrompu, tu dois une consolation, un soulagement à deux malheureuses victimes. Dis-moi, dis-moi au nom de ce que tu as de plus cher, si Louis respire encore.

FERRANT.

Point de questions!

VENERANDE.

Tu ne me connais donc plus?

FERRANT.

Oui, je vous connais, dame Vénérande; mais vous ne saurez rien.

VENERANDE.

Console au moins cette pauvre Laure, que tu as vue enfant, que tu as portée dans tes bras.

FERRANT.

Point de questions, vous dis-je.

VENERANDE.

Tu es inexorable!

FERRANT.

Ce n'est point à moi qu'il faut demander cela; ce ne sont point mes affaires. Les soldats m'ont apporté la dépouille d'un jeune homme; ils m'ont dit qu'il s'était battu comme un lion, et qu'il n'avait succombé que sous le nombre.

LAURE.

Ah! c'est lui.

FERRANT.

Au reste ne m'interrogez plus, je ne connais ici

de devoir que l'obéissance aux ordres de mon maître.

(*Il élève la voix à ces mots.*)

VENERANDE.

Mais si Louis n'était pas ce jeune homme?

FERRANT.

Tant pis pour lui, car il est pris sans doute, et sa mort ne serait pas douce.

VENERANDE.

Mais au moins.....

FERRANT, durement.

Rien. Adieu! vous êtes plus tranquilles; je vais à mon poste. A propos! ne vous effrayez pas quand on relèvera la sentinelle; voici bientôt l'heure; et surtout gardez-vous de vouloir lui parler.

VENERANDE.

Je suis bien trompée, Ferrant; j'espérais en toi.

FERRANT.

Parbleu! on ne vous défend pas d'espérer; si cela n'avance de rien, cela fait passer le temps, c'est toujours quelque chose. Adieu! (*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

LAURE, VENERANDE, LE GARDE à son poste.

LAURE.

O ma bonne! quels maux te cause ton amitié pour moi! c'est moi qui te réduis à cette horrible captivité; je sens ton malheur comme le mien.

VENERANDE.

Cher enfant! est-il pour moi d'autre malheur que le vôtre? je bénis le ciel de m'avoir enveloppée dans

votre disgrâce. Si les tigres m'avaient chassée de cette maison, vous m'auriez vu me jeter à leurs pieds, et les supplier de me laisser partager votre infortune !

LAURE.

Ma bonne amie, ma seule amie, une chose me console.... mes maux ne peuvent durer long-temps : bientôt, tu n'auras plus rien à craindre pour moi.

VENERANDE.

Je vous entends..... écarter ces idées affreuses. Vous dites mieux que vous ne croyez dire ; vos maux finiront, j'y compte, j'en suis sûre ; eh qui voudrait croire à un Dieu de bonté, si le crime triomphait toujours sur la terre ?

*(La lune paraît par l'ouverture de la voûte.)*

LAURE.

Ces voûtes, ces lampes sépulcrales, ces vastes tombeaux ne m'effraient plus.

VENERANDE.

Regardez cette ouverture par où l'air descend dans ce cachot : j'y vois le ciel, j'y vois l'astre de la nuit ; ses rayons pénètrent jusqu'à nous ; ils semblent nous dire : dans quelque abîme que tu sois plongé, tant que tes regards peuvent se tourner vers le ciel, ne te laisse point abattre par le malheur, et ne cède point au désespoir.

LAURE.

ROMANCE.

Oui, je dois encore espérer ;  
 Mon espoir est dans la mort même ;  
 Eh ! que puis-je, hélas ! désirer  
 Que d'aller revoir ce que j'aime ?

Cher amant , qu'il eût été doux  
De pouvoir expirer ensemble !  
Mais demain l'on dira de nous ,  
Le tombeau du moins les rassemble.

Vers le ciel j'élève la voix ,  
O des nuits paisible courière ;  
Mais c'est pour la dernière fois  
Que mes yeux ont vu ta lumière.  
Dans des temps de sérénité ,  
Tu nous vis , nous étions ensemble ;  
Verse encor ta douce clarté  
Sur la tombe qui nous rassemble.

Quelque jour , près du monument  
Dont on doit couvrir notre cendre ,  
Un époux , un fidèle amant ,  
Viendra dire d'une voix tendre :  
Votre sort est moins malheureux ,  
Puisqu'enfin la mort vous rassemble ;  
Si vos cœurs sentaient mêmes feux ,  
Vos deux cœurs reposent ensemble.

### SCÈNE VIII.

LES PRÉCEDENS. (*On relève la sentinelle.*)

VENERANDE.

Vous vous attendrissez , ma chère maîtresse , vous affaiblissez votre courage ; il vous en faut pour repousser ce monstre qui va revenir près de vous , comme un noir vautour qui veut dévorer une blanche colombe. Faites comme moi ; tournez vos yeux et votre esprit.... (*Elle va près de la grille comme pour regarder la lune et elle s'écrie*) : Dieu que vois-je !

LAURE.

Ma bonne !

VENERANDE, plus bas.

Mademoiselle, mademoiselle.....

LAURE.

Eh bien? .

VENERANDE.

Est-ce un songe? une erreur?

LAURE.

Quoi donc? explique-toi.

VENERANDE, avec mystère.

Voyez, voyez, c'est lui.....

LAURE.

Que veux-tu dire?

VENERANDE.

Là bas, ce garde, ce soldat, c'est lui!

LAURE.

Ah! je me meurs.

LOUIS vêtu en garde, derrière la grille.

Silence.

TRIO.

*(Pendant la ritournelle, Laure reprend ses sens peu à peu, puis ils se regardent tous trois sans proférer une parole. Louis est à son poste; Laure du côté opposé, près de la table; Vénérande au milieu, et entre eux.)*

LAURE, à part.

Doux moment! trouble extrême!

Est-ce un songe imposteur?

Non, c'est lui, c'est lui-même,

Je le sens à mon cœur.

VENERANDE, à part.

O divine puissance

Tu ne trompes jamais!

Bénissons ta clémence,

Respectons tes décrets.



LÉON,

LOUIS, *à part.*

Mon cœur bat, il s'agite,  
 Et frémit tour à tour :  
 Je le sens, il palpité,  
 Et de crainte et d'amour.

*(Vénérande, qui est au milieu, passe la parole à l'un et à l'autre, parce qu'ils n'osent parler haut.)*

LAURE.

Cher amant.

VENERANDE, *à gauche.*

Cher amant.

LOUIS.

Chère Laure, silence !

VENERANDE, *à droite.*

Chère Laure, silence !

*(Laure veut s'approcher de Louis.)*

LOUIS.

O ciel ! n'avancez pas.

VENERANDE.

O ciel ! n'avancez pas.

*(Laure se remet.)*

LOUIS.

Espérance !

VENERANDE.

Espérance !

LOUIS.

On écoute.

VENERANDE.

On écoute.

LOUIS.

Et la moindre imprudence,

VENERANDE.

Et la moindre imprudence,

LOUIS.

A pour prix le trépas.

VENERANDE.

Causerait son trépas.

LAURE.

Moi, causer son trépas!

LOUIS.

Silence!

VENERANDE.

Silence!

LOUIS.

Silence!

VENERANDE.

Ne nous trahissons pas.

LAURE ET LOUIS.

Ne nous trahissons pas.

*ENSEMBLE, à part et à voix basse.*

O doux espoir! ô bien suprême!

Non, dans les lieux les plus affreux,

Jamais un cœur n'est malheureux

Quand il est près de ce qu'il aime.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LONGINO.

LONGINO, derrière le théâtre.

A la garde! à la garde! à moi! à moi!

VENERANDE.

Ciel! quels cris.

*(Louis prend sa hallebarde  
et affecte de se promener.)*

LAURE.

Nous sommes trahis.

LÉON,

LONGINO.

Ah! ouf! j'en reviens d'une belle.

VENERANDE, très-émuë.

Eh bien! vient-on ici pour nous faire peur?

LONGINO.

Vous faire peur! on a bien commencé par moi.

VENERANDE.

Qui?

LONGINO.

Qui? un diable, un fantôme, un loup-garou, car il y en a dans ce château.....

VENERANDE.

Plus que d'honnêtes gens?

LONGINO.

Ce n'est pas mentir ça.

VENERANDE.

Et ce fantôme, tu l'as vu?

LONGINO.

Et entendu.

VENERANDE.

Entendu!

LONGINO.

Parguienne! je venais ici avec assurance comme de coutume; en passant près du petit escalier de la chapelle, j'ai vu dans un coin, un homme, une bête que sais-je? je lui ai crié fièrement: qui va là? il m'a répondu d'un ton lamentable: passe ton chemin. Et moi j'ai passé mon chemin. C'est que, voyez-vous, il y a là-dessous, des trous, des creux que personne ne connaît, pas même le maître de la maison.

VENERANDE.

Et le fantôme était-il près de notre porte?

LONGINO.

Il était partout. Est-ce que cela ne voltige pas comme des papillons? on voit ça devant soi, et puis crac! on le voit derrière. Oh! je me doute de ce que c'est.

VENERANDE.

Tu t'en doutes!

LONGINO.

Pardi! c'est la dame au manteau blanc.

LAURE.

La dame, dis-tu? il y a une dame ici?

LONGINO.

Il y avait.

LAURE.

Explique-toi.

LONGINO.

Oh! je n'ose. Si le maître savait que je vous ai conté cette aventure, il viendrait à moi avec fureur, et il me dirait : pourquoi as-tu parlé? pourquoi as-tu dit que j'avais enlevé une jeune dame, que je l'avais enfermée dans un cachot, que je l'y ai laissé mourir, et que son âme revient chaque nuit pour me reprocher mes crimes! oh! je n'ai garde de vous en dire la moindre chose, ce serait fait de moi.

LAURE.

Une jeune dame morte ici! quel présage!

LONGINO.

Elle était jeune, comme vous; gentille, comme vous; bonne, comme je crois que vous l'êtes.....

LAURE.

Et elle est morte?....

LONGINO.

Comme bien d'autres. C'est sûrement elle qui m'a dit : passe ton chemin.

LÉON,

VENERANDE.

Laissons, laissons..... que venais-tu faire ici?

LONGINO.

Je venais vous dire que monseigneur allait vous faire sa seconde visite.

LAURE.

Dieu!

LOUIS, à part.

Puisse-t-il n'en pas sortir!

LONGINO, à Louis.

Je le sais bien que tu ne peux pas sortir.

VENERANDE à Laure.

Du courage.

LONGINO.

Je ne sais ce qu'il a monseigneur; mais il a une mine à faire frémir, et il regarde les gens de manière à leur arrêter la respiration.

VENERANDE.

Le tigre!

LONGINO.

Tenez, entendez-vous! pouf! pouf! pouf! le voilà qui marche sous la grande voûte.

LAURE, à part.

Tout mon sang se glace dans mes veines.

VENERANDE.

Fermeté! fermeté!

LAURE.

Dieu! quelle horrible situation!

LONGINO.

Voilà monseigneur.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LÉON, SOLDATS.

LÉON, aux soldats.

Conduisez cette femme dans la tour.

VENERANDE.

Moi?

LAURE.

Ma bonne?

LÉON.

Elle-même; obéissez.

VENERANDE.

Je ne me sépare pas d'elle.

LÉON.

Obéissez. *(Les soldats saisissent Vénérande.)*

LAURE.

Au nom du ciel, ne me privez pas de ma seule consolation.

LÉON.

Vous la reverrez, madame. — Eh bien! faut-il vous le redire?

VENERANDE.

On m'arrachera plutôt la vie.....

*(On lui ferme la bouche et on l'entraîne.)*

LÉON, à Longino.

Suis-les, et que personne ne descende ici qu'au son de la cloche. *(Longino fuit.) (Au garde.)* Sortez, et gardez cette porte en dehors. *(Louis hésite.)* M'avez-vous entendu? *(Laure sans être vue de Léon, fait signe à Louis de ne pas résister; il sort avec contrainte.)*

## SCÈNE XI.

LÉON, LAURE.

LÉON.

Nous sommes seuls, madame, écoutez-moi. L'autel est préparé; l'aumônier nous attend à la chapelle, et rien ne peut différer notre union.

LAURE.

Notre.....

LÉON.

Ne m'interrompez pas, toute résistance est inutile; tout m'est soumis dans ces lieux; vous êtes à moi, puisque je l'ai résolu; ce n'est que par déférence pour vos préjugés que je descends à des formes superstitieuses et puérides. Ou vous m'accompagnerez à l'instant, ou mes gardes vont vous conduire. Quelques mots que vous prononciez, ils seront pour moi ceux de l'hymen; obéissante ou rebelle, victime ou épouse, vous m'appartenez dès ce moment.

LAURE.

Je t'appartiens? et tu oses me le dire, et le ciel m'a réduite à entendre de telles horreurs? tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines.....

LÉON.

Vains emportemens! vous êtes à moi, époux ou maître, je vous ordonne de me suivre. L'obéissance est votre seule ressource, pour me forcer à des ménagemens dont ma patience s'est déjà lassée. Je vous le répète, on nous attend.

LAURE.

Je mourrai ici plutôt que de te suivre.

LÉON.

Je saurai bien vous en faire arracher.

LAURE.

Malheureux ! oserais-tu employer la violence.

LÉON.

Tout pour vous obtenir.

LAURE.

Et moi, tout pour mourir plutôt que d'être à toi.

LÉON.

Suivez-moi.

LAURE.

Non.

LÉON.

Suivez-moi.

LAURE.

Fuis, tu me fais horreur.

LÉON.

Tremblez pour tout ce qui vous est cher ; votre père viendra dans l'espoir de vous venger, il succombera, et sa mort.....

LAURE.

Il la préférera au déshonneur de sa fille.

LÉON.

Cette femme qui vous a élevée, qui vous console, vous ne la verrez plus.

LAURE.

Je la reverrai dans un lieu où je ne crains pas de te rencontrer.

LÉON.

Vous m'irritez ? eh bien, n'accusez que vous des excès auxquels je vais me porter : ce n'est plus un amant, un époux que vous avez devant les yeux.



LÉON,

LAURE.

C'est un tigre que j'abhorre.

LÉON.

Vous connaîtrez sa fureur. Je vais moi-même vous traîner.....

LAURE, reculant.

Ne m'approche pas.

LÉON, allant à elle.

Le sort en est jeté.

LAURE, derrière la table.

Mon dieu, ayez pitié.....

LÉON.

Vaine prière! vous êtes à moi.

LAURE, saisit un couteau sur la table.

Il exauce mes vœux. Vois-tu ce fer tourné contre mon sein? avec ce secours du ciel, je brave ta fureur. Si tu approches, si tu fais un pas, si tu fais entrer tes bourreaux, je me perce le cœur, et j'expire à tes yeux.

LÉON.

O rage!

LAURE.

Tu hésites, monstre, tu frémis de colère; toute ta puissance échoue contre ce vil instrument!

LÉON.

Quittez ce fer, quittez-le.

LAURE.

Si tu avances, je me frappe. *(Elle lève le bras.)*

LÉON.

Arrêtez.

UNE VOIX.

*Arrêtez.*

LAURE.

Ciel! quelle voix?

FINAL.

LÉON.

Qu'entends-je? quel audacieux  
Ose écouter? m'ose répondre?  
Quelqu'un est caché dans ces lieux.

( Il va voir dans la chambre. )

LAURE.

Salut à vous, ange des cieux,  
Dont les accens ont su confondre  
L'audace d'un monstre odieux!

LÉON revient.

Ah! quel qu'il soit, le téméraire,  
A la mort n'échappera pas.

LAURE.

Écoute, écoute ma prière,  
J'étends vers toi mes faibles bras.

ENSEMBLE.

LAURE, à part.

LÉON.

Ah! si c'était... dieu tutélaire, Je le jure, le téméraire,  
Sauve mon époux du trépas. A la mort n'échappera pas.

LÉON.

Garde! garde!

LAURE.

Je tremble.

## SCÈNE XII.

LÉON, LAURE, LOUIS, derrière la grille.

LÉON, à Louis.

Avance, et viens m'apprendre  
Quel est l'audacieux qui m'osait écouter,  
Et dont la voix s'est fait entendre.  
Est-ce toi? parle.

LOUIS.

Non.

LÉON,

LÉON.

Je n'en puis plus douter,

C'est lui.

LOUIS.

Non.

LAURE.

Je frémis.

LÉON.

C'est toi, tu dois t'attendre

Au plus cruel trépas,

Tu mourras.

LA VOIX.

*Tu mourras.*

ENSEMBLE.

LAURE.

LÉON.

CHŒUR.

Ciel! quel prodige!  
quel mystère!Ah! rien n'égale ma  
colère,Ah! que ne puis-je en  
ma colère,Un Dieu prend part  
à mon malheur.Et tout l'enfer  
est dans mon cœur.A ce tyran  
percer le cœur.LÉON, à *Laure*.

Vous savez quel est ce perfide :

Par votre étonnement vous voulez me tromper.

LAURE.

Tromper?

LÉON.

Mais quel que soit le motif qui le guide,

Le traître à ma fureur ne saurait échapper.

• (*Il ouvre la porte du fond.*)

LAURE.

Ah! cher Louis!

LOUIS.

Ma chère Laure!

LAURE.

Par quel prodige?

LOUIS.

Je l'ignore.

LÉON *sonne la cloche.*

Vous, soldats, servez mon courroux ;  
Venez, venez, accourez tous.

LOUIS.

Ah ! Laure, qu'il me serait doux  
De combattre et mourir pour vous !

LAURE.

Mon cher Louis, contraignons-nous ;  
Le tyran a les yeux sur vous.

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LONGINO, SOLDATS, GARDES,  
VALETS.

*(Les soldats et les valets arrivent par le fond, des  
gardes par le côté de la grille, et l'ouvrent.)*

LÉON.

Vous, soldats, conduisez cette femme rebelle  
Au plus haut de la tour, et qu'on veille sur elle.

*(Les soldats emmènent Laure.)*

Un traître s'est caché dans ces lieux, et deux fois  
Il a pour me braver fait entendre sa voix.  
Prouvez-moi votre zèle et votre obéissance,  
Cherchez partout, et servez ma vengeance.

LA VOIX.

*Vengeance.*

LÉON.

Vous l'entendez !

CHŒUR.

Dieu quelle voix !

LÉON,

LÉON.

Cherchez ; qu'il ait parlé pour la dernière fois !  
*(Les uns cherchent et les autres restent consternés.)*

CHŒUR.

Dieu ! quel prodige ! quel mystère !  
 Est-ce un prestige ? est-ce une erreur ?  
 Le ciel veut-il dans sa colère ,  
 Nous annoncer un grand malheur !

LÉON ET LOUIS.

Ah ! que ne puis-je en ma colère ,  
 A ce <sup>traître</sup> tyran percer le cœur !

LÉON.

Eh bien , l'a-t-on saisi ?

DEUX GARDES.

Nous ne trouvons personne.

LÉON.

Qu'on le trouve , je vous l'ordonne.  
 Cherchez , encor cherchez ; je veux dans mon transport  
 Qu'on le traîne à la mort.

LA VOIX.

*A la mort.*

ENSEMBLE.

Dieu ! quel prodige ! quel mystère ! Dieu ! quel prodige ! quel mystère !  
 Est-ce un prestige ? est-ce une er- Il nous présage un grand malheur.  
 reur ?

LÉON , *à part.*

Ah ! malgré moi mon cœur se serre ,  
 Est-ce remords ? est-ce terreur ?

CHŒUR.

Léon frémit , est-ce colère ?  
 Est-ce remords ? est-ce fureur ?

LÉON.

Ah ! je le sens , c'est de colère ,  
 Et tout l'enfer est dans mon cœur.

LOUIS, à part.

A ce monstre, dans ma colère,  
Que ne puis-je arracher le cœur !

TOUS.

Du ciel redoutons la colère,  
Fuyons ces lieux, ces lieux d'horreur !

(*Léon sort avec trouble, les valets fuient après lui par le fond. Louis et les gardes rentrent par la grille.*)

### ACTE III.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, LONGINO, GARDES, VALETS.

LONGINO.

Eh bien ! allez-vous encore chercher celui qui se moque de vous ?

UN VALET.

C'est bien ce qu'on nous ordonne de faire.

LONGINO.

On peut bien vous ordonner de chercher ; mais de trouver.....

LE VALET.

Le maître nous a fait descendre ici, et il a juré que nous ne remonterions que quand nous l'aurions trouvé.

LONGINO.

Trouvé ! qui ?

LE VALET.

Celui qui a parlé.

LONGINO.

Celui, ou celle.

LÉON,

LE VALET.

Comment, celle? serait-ce une femme?

LONGINO.

Dame! moi, je ne sais pas si un farfadet est mâle ou femelle.

LE VALET.

Tu crois au revenant?

LONGINO.

Il faut bien y croire quand on l'a vu.

LE VALET.

Tu l'as vu?

LONGINO.

Et entendu.

LE VALET.

Celui qui a parlé?

LONGINO.

Peut-être bien que c'est le même.

LE VALET.

Et c'est le revenant qui a dit : vengeance ! tu mourras !

LONGINO.

Puisqu'il m'a dit : passe ton chemin , il peut bien dire : tu mourras.

LE VALET.

Il t'a dit : passe ton chemin ?

LONGINO.

Et je ne me le suis pas fait dire deux fois.

LE VALET.

Il y a ici quelque chose d'extraordinaire. Le maître...  
(*Tout le reste de cette scène d'un ton mystérieux.*)

LONGINO.

Qu'est-ce que tu dis du maître?

LE VALET.

Il fera tant que le ciel.....

(*Louis avance pour écouter.*)

LONGINO.

Psit!

LE VALET.

Pourquoi psit! nous savons bien tous ce qu'on pense de lui; on ne l'aime pas trop, et si on n'avait pas peur....

LONGINO, montrant Louis.

Psit! défiez-vous de cet homme-là.

LE VALET.

Quoi! ce garde?

LONGINO.

Puisqu'on l'a choisi pour le mettre ici, c'est qu'il n'est pas des nôtres.

LE VALET.

Mais c'est vrai: je n'ai pas encore vu cette figure-là.

LOUIS.

Mes amis, qu'avez-vous à me regarder? qu'y a-t-il de nouveau?

LONGINO.

Promenez-vous, camarade, promenez-vous, ce n'est rien.

LOUIS.

Ne vous défiez point de moi, je n'ai aucun mauvais dessein.

LE VALET.

Nous disions qu'il n'y a pas long-temps que vous êtes ici.

LOUIS.

Cela est vrai.

LONGINO.

Vous avez été pris dans quelque escarmouche, n'est-ce pas?



LÉON,

LOUIS.

Non. Je suis sans fortune, et je me suis offert pour servir volontairement.

LONGINO, *bas aux valets.*

Servir Léon; je vous disais bien.

LE VALET.

Et vous aimez notre bon maître?

LOUIS.

Oh! je l'aime!..... vous ne pouvez l'imaginer...

LONGINO.

C'est cela, c'est cela.

LE VALET.

Et vous vous battriez.....

LOUIS.

Avec lui de grand cœur.

LE VALET.

Comment diable, avec lui?

LOUIS.

Je veux dire près de lui, à ses côtés, tout près, tout près.

LE VALET.

Ah! j'entends.

LONGINO.

Il ne sait ce qu'il dit. Mais paix, voilà Ferrant!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, FERRANT.

*(Il tient un panier et entre, avec deux valets qui portent un coffre.)*

FERRANT, aux deux valets.

Mettez ce coffre en dedans de la grille; là : c'est bien.

LONGINO.

Un coffre? qu'est-ce qu'il y a donc dans ce coffre?

FERRANT.

Si tu fais mine d'y regarder, je t'étends mort sur la place.

LONGINO, lui frappant sur l'épaule.

J'aime ce Ferrant; il a toujours quelque chose de drôle à dire.

FERRANT.

Eh bien! qu'y a-t-il donc ici? vous avez tous l'air consterné.

LE VALET.

On l'aurait à moins.

FERRANT.

Est-ce encore cette voix, ce revenant? poltrons!

LONGINO.

Tu sais donc ce qui s'est passé?

FERRANT.

Parguienne! il n'est bruit que de cela dans le château; et j'en ai bien ri.

LONGINO.

Tiens, Ferrant, tu en sais plus que moi, et pour-

tant tu ne peux pas nier que si le ciel veut qu'une chose soit, il en est bien le maître.

FERRANT.

Sans doute, car il a voulu te faire imbécille.

LONGINO.

Et il y a réussi, n'est-ce pas?

LE VALET.

Il réussira dans d'autres choses.

FERRANT.

Paix!

LE VALET.

Quand tu diras paix! nous n'en penserons pas moins.

FERRANT.

Si je savais qu'aucun de vous.....

LE VALET.

Eh bien, que ferais-tu? tu ne nous forceras pas à dire que ce qui est noir est blanc. Il y en a ici plus d'un qui enrage, et j'ai entendu dire.....

FERRANT.

Qu'est-ce que tu as entendu?

LE VALET.

Rien.

FERRANT.

Je veux le savoir.

LE VALET.

Tu le sauras un jour.

LONGINO, au valet, le tirant par l'habit.

C'est fait de toi!

FERRANT, saisissant le valet.

Je veux le savoir.

LE VALET.

Je suis muet.

FERRANT, avec colère.

Et c'est ce que tu peux faire de mieux. Va! je te reconnâtrai dans l'occasion.

LE VALET.

Moi.

FERRANT.

Toi. Je voudrais bien vous entendre murmurer.... lâches que vous êtes, le moindre bruit vous fait peur.... attendez; je vais vous donner du courage; il y en a dans ce panier.

LONGINO.

Qu'est-ce qu'il y a dans ce panier?

FERRANT.

Il y a du vin.

LONGINO.

Tu as raison; on dit que cela chasse les farfadets.

FERRANT, versant à boire.

Si j'avais voulu croire toutes les sottises qu'on disait de ce château, le concierge qui y était avant moi m'en a bien conté d'autres.

LONGINO.

Dis-nous donc cela. J'aime les histoires de revenans, cela fait peur, et cela fait plaisir.

FERRANT.

Le pauvre homme croyait comme vous que c'était des avertissemens du ciel! il ne rêvait qu'esprits et fantômes. C'était un bon homme que le concierge du château.

LONGINO.

On a changé beaucoup de choses depuis qu'il n'y est plus.

LÉON,  
FERRANT.

Il disait donc.

COUPLETS.

On dit que le diable est céans,  
Et qu'il n'exerce sa puissance  
Que pour tourmenter l'innocence  
Et pour y servir les méchans.

Mais patience !

N'en jugez pas sur l'apparence ;  
Ici tout est illusion :  
La bonne ou mauvaise action  
A tôt ou tard sa récompense.

CHŒUR.

N'en jugeons pas, etc....

( Ils boivent. )

LONGINO.

Il est bon !

FERRANT.

Est-ce du couplet que tu parles ?

LONGINO.

Non, c'est du vin.

FERRANT.

Tu vois que le concierge était aussi bête que toi.

LONGINO.

Encore un couplet, et j'aurai de l'esprit.

FERRANT.

Quand j'entends des gémissemens,  
Des cris plaintifs et lamentables,  
On me dit que ce sont des diables,  
Des fantômes, des revenans....

Mais patience !

CHŒUR.

N'en jugeons pas, etc....

LE VALET.

Il n'était pas si bête le concierge.

FERRANT.

Taisez-vous, et buvez.

LONGINO.

A chaque refrain, je sens que je deviens un homme.  
A mesure que le vin entre, la peur s'en va, c'est  
tout simple.

FERRANT.

Le maître de cette maison,  
(*Il parlait de l'ancien maître.*)

Le maître de cette maison  
Est méchant, cruel, sanguinaire;  
En tout cependant il prospère,  
Car il a pour lui le démon.

Mais patience!

(*Il s'interrompt et s'adresse à Louis.*)

Camarade, seriez-vous d'humeur à boire un coup  
avec nous?

LOUIS, sort de la grille.

Ah! de bon cœur, et surtout à chanter votre re-  
frain.

LONGINO.

Le camarade chante donc aussi? voyons s'il a du  
creux.

LOUIS boit et chante,  
Moi je m'en fie à l'apparence,  
Ce n'est point une illusion:  
La bonne ou mauvaise action  
A tôt ou tard sa récompense.

TOUS.

La bonne ou mauvaise action  
A tôt ou tard sa récompense.

LONGINO , à Louis en lui versant à boire.

Cela mérite un coup de plus. Et toi, Ferrant, que dis-tu de tout cela ?

FERRANT.

Pour moi sans craindre les esprits,  
Je bois, c'est un parti fort sage ;  
Je sers bien, je fais mon ouvrage,  
Quoi qu'on m'ordonne, j'obéis....

( *Il s'arrête ; l'orchestre achève le refrain.* )

LONGINO.

Va donc.

FERRANT.

Paix ! j'entends du bruit.

LONGINO.

Tu t'arrêtes au plus beau de la chanson.

### SCENE III.

LES PRÉCÉDENS , UN GARDE.

LE GARDE.

Mes amis , préparez-vous à remonter ; le maître vous attend pour armer tout son monde.

FERRANT.

Nous armer ?

LE GARDE.

Les ennemis ont attaqué le poste de la caverne ; ils l'ont forcé ; le seigneur Romualde est à leur tête.

LOUIS.

Romualde !

LE GARDE.

On craint qu'il ne profite de la nuit pour nous surprendre ; Léon arme tous ses gens, et il m'envoie pour vous rassembler.

LOUIS.

Oui, armons-nous.

LONGINO, saisissant une bouteille.

Voilà mes armes!

LE GARDE, à Louis.

C'est vous qui avez gardé ces femmes?

LOUIS.

Oui, pourquoi?

LE GARDE.

En ce cas, restez ici.

LOUIS.

Moi?

LE GARDE.

Le maître l'a ordonné. Il a pensé que les dames seraient plus en sûreté dans le souterrain, il va les y faire reconduire; ainsi vous resterez à votre poste. Allons! hâtons-nous.

FERRANT.

Un moment. Il y a encore du vin, et cela ne fait pas de mal un jour de bataille. Si les ennemis prennent le château, je veux, morbleu! qu'ils trouvent toutes les bouteilles vides.

LONGINO.

J'en réponds.

FERRANT.

AIR.

Buvons, amis, buvons ce vin :  
 Au lâche il donne du courage,  
 Et le brave en a davantage  
 Échauffé par ce jus divin.

CHŒUR.

Buvons, amis, etc....



LONGINO, tenant une bouteille.

Ils courent au combat, j'emporte le butin.

*(Longino emporte la bouteille, et va dans la chambre en se courbant derrière la table pour ne pas être vu ; les autres sortent par le fond.)*

#### SCÈNE IV.

LOUIS, seul.

*AIR.*

O douleur ! ô peine mortelle !  
 Je ne puis combattre pour elle,  
 Et le sort enchaîne mon bras :  
 Juste ciel ! prends soin de ma gloire ;  
 Laisse-moi chercher la victoire  
 Ou le plus glorieux trépas.

Mais bientôt elle va descendre,  
 Dans ces lieux elle va se rendre,  
 Elle y va soulager mon cœur ;  
 Nous serons ensemble, ma Laure,  
 Dans nos yeux nous lirons encore  
 Notre espoir ou notre douleur.  
 Mais hélas ! ô peine mortelle !  
 Je ne puis, etc....

J'entends du bruit..... on vient..... c'est elle peut-être.

#### SCÈNE V.

LAURE, VENERANDE, FERRANT, LOUIS,  
*derrière la grille.*

FERRANT, à Louis.

Soldat, à votre poste.

LAURE, entrant.

C'est lui !

VENERANDE.

Contraignez-vous.

FERRANT.

Ici, vous n'entendrez pas le tapage, et vous ne courrez aucun risque.

LONGINO, sortant de la chambre.

Dis donc, Ferrant, qu'est-ce qu'on fait là-haut?

FERRANT.

*(Il ferme la grille.)*

On se bat, tais-toi.

LONGINO.

Qui est-ce qui est le plus fort?

FERRANT.

Vas-y voir.

LONGINO.

Non pas, que je sache.

FERRANT.

Mesdames, je vous répète la consigne. Il vous est défendu de dire un mot à ce soldat, et s'il osait vous parler ou vous répondre, il ne lui en arriverait pas moins que d'être.....

LONGINO.

J'entends.

VENERANDE.

Nous savons ce que nous devons attendre de vous.

FERRANT, brusquement.

Vous ne savez pas tout, dame Vénérande. Adieu.

Toi, suis-moi.

LONGINO.

A la bataille?

FERRANT.

Prends ce panier, ces bouteilles, et suis-moi.

LÉON,  
LONGINO.

Pour les remplir ?

FERRANT, durement

Marcheras-tu ?

LONGINO.

A la bonne heure ! quand on parle poliment , je fais ce qu'on veut.

*(Il prend le panier et les bouteilles ,  
et sort avec Ferrant.)*

SCÈNE VI.

LAURE , VENERANDE , LOUIS, *derrière la grille.*

LAURE.

Ma bonne , si j'osais approcher de lui ?

VENERANDE.

Gardez-vous en bien ; nous sommes entourées de pièges , d'espions.

LAURE.

Je voudrais cependant bien lui parler.

*(Elle fait un pas.)*

VENERANDE.

Il y va de sa vie.

LAURE.

Je reste. Hélas ! j'ignore encore comment il a échappé au trépas. Son habit , le poste où il est , le choix qu'on a fait de lui pour me garder , tout cela est un mystère que je ne puis pénétrer.

VENERANDE.

On a vu bien d'autres miracles , mademoiselle.

LAURE.

Et mon père , à quels dangers il s'expose !

LOUIS, à part.

Que ne suis-je à sa place!

VENERANDE, avec emphase.

Le dieu des batailles tient en ce moment la terrible balance; l'ange exterminateur plane sur cette funeste maison. Le méchant sera-t-il puni? les bons ont-ils encore à souffrir? c'est ce que Dieu pèsera dans sa justice.

LAURE.

Dieu! si mon père allait succomber!

VENERANDE.

De la foi, mademoiselle, de la foi! la foi transporte les montagnes. Un tyran ne peut pas toujours être heureux. L'hirondelle qui mange le moucheron sera dévorée par la pie-grièche; la pie-grièche sera plumée par le milan, et le milan mourra dans les serres du vautour.

LAURE.

Que dis-tu donc, ma bonne! tu as l'esprit égaré.

VENERANDE.

Que ceux qui ont des oreilles entendent.

(On entend des cris confus dans le lointain.)

LOUIS, à part.

Quels cris! seraient-ce nos amis?...

LAURE.

Je tremble.

VENERANDE.

J'espère.

(Un papier tombe de la voûte.)

LAURE.

Que vois-je? un papier!

VENERANDE.

D'où peut-il venir?

LÉON,

LAURE.

Serait-ce une main secourable ?

LOUIS, à demi-voix.

Lisez, lisez.

VÉNÉRANDE ramasse le billet et le donne à Laure.

La foi peut beaucoup. Lisez.

LAURE lit.

« Courage! espérance! à trois heures de la nuit, vos  
 » maux finiront..... A trois heures!.... Point d'impru-  
 » dence, point de désespoir! attendez : qu'aucune  
 » fâcheuse nouvelle ne vous abatte. A trois heures!....  
 » Brûlez ce billet, et qu'il n'en reste aucune trace. »

VENERANDE.

Dieu soit loué, il nous entend.

LAURE.

Ma bonne, tu crois que c'est encore un avis du ciel ?

VENERANDE.

La voix qui vous a secourue, la main qui vous écrit, tout cela.... mais il dit de brûler ce billet, obéissons.

LAURE.

Prends cette lampe, va le brûler derrière le pillier; que la cendre même n'en soit pas vue.

VENERANDE,

tenant la lampe et le papier, va près de la porte du fond.

Qu'il soit consumé. Dieu! que vois-je ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LÉON, qui entre brusquement.

LÉON.

Un papier! donnez.

(*Vénérande recule effrayée.*)

LAURE.

C'était un piège!

LOUIS, à part.

O rage!

LÉON.

Donnez, ou tremblez. (*Il arrache le billet.*)

LAURE.

Malheureuse!

VENERANDE.

Dieu, tu le veux.

LEON, après avoir lu.

« A trois heures vos maux finiront..... » (*Il sourit amèrement.*) Si cet avis pouvait vous être utile, vous paieriez cher la douceur de l'avoir reçu; mais il ne vous est d'aucun secours, et il ne changera rien à ma résolution. Je connais la main d'où part ce billet.

VENERANDE.

C'est donc l'enfer qui nous l'envoie.

LÉON.

Votre père a osé m'attaquer; paraître, le combattre, le vaincre n'ont été pour moi que l'affaire d'un moment. Quelqu'un des siens est sans doute parvenu à s'introduire dans mon château; peut-être a-t-il corrompu un domestique infidèle; c'est de lui que vous tenez cet avis inutile. Jugez maintenant s'il peut accomplir la promesse qu'il vous fait; ce vieillard est dans mes fers.

LÉON,

LOUIS, à part.

Ah! dieux!

LAURE.

Plus d'espoir!

LÉON.

Vous le dites, plus d'espoir. Je vais le faire conduire devant vous; qu'il vous ordonne de vous unir à moi, à ce prix je veux bien oublier le mal qu'il a voulu me faire. S'il refuse, pleurez sa mort; si vous refusez, vous prononcez son arrêt.

LOUIS, à part.

Et je ne puis franchir cet obstacle!

LAURE se jette dans les bras de Vénérande.

Ma bonne!

LÉON, avec ironie.

La nuit s'avance. L'heure à laquelle on vous promet le bonheur ne tardera pas à sonner..... on l'a choisie pour l'accomplissement de vos désirs; je respecte l'intention de votre bienfaiteur, c'est à ce moment aussi que je fixe l'accomplissement de mes projets.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE.

LE GARDE.

Seigneur, on amène le prisonnier.

LÉON.

Faites sortir ce soldat.

LE GARDE, à Louis.

Sortez, camarade.

LOUIS.

Oui, je sors... Ah! je meurs...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROMUALDE *enchaîné, conduit par des soldats.*

ROMUALDE.

Ma fille !

LAURE.

Malheureux père !

VENERANDE.

Mon digne maître !

LÉON, aux soldats.

Laissez-nous.

*(Ils sortent.)*

SCÈNE X.

LAURE, VENERANDE, ROMUALDE, LÉON.

LÉON.

*(Il pose sur la table les pistolets qu'il avait à la main.)*

Vieillard, sens-tu enfin que tu n'as rien à espérer de la fortune ? ta honte est-elle au comble ? Sois sincère, quel est le sentiment qui règne à présent dans ton cœur ?

ROMUALDE.

Le mépris.

LÉON.

Tu mens. Un homme d'esprit ne méprise point un ennemi puissant. Tu peux bien mépriser la mort...

ROMUALDE.

Et l'assassin.

LÉON.

Eh bien ! ose continuer sur ce ton. Voilà ta fille ; elle est ma captive, mon esclave, ma proie : si dans l'instant tu ne lui ordonnes pas de me regarder comme son époux, dis-lui un éternel adieu.



LÉON,

ROMUALDE.

Adieu, ma fille!

VENERANDE.

Brave homme! brave homme!

LÉON.

Eh bien! vous périrez tous trois.

VENERANDE.

Tant mieux! les bons sont martyrs dans cette vie;  
les méchans le seront dans l'autre.

LÉON.

Mes soldats attendent mon ordre; si je sors, tout  
est fini pour vous.

ROMUALDE.

Ma fille, m'aimes-tu?

LAURE.

Ah! dieux!

ROMUALDE.

Ferais-tu pour ma gloire, ce que je ferais pour ton  
bonheur?

LAURE.

Tout.

ROMUALDE.

Prononce donc.

LAURE regarde son père.

Mourons.

ROMUALDE.

Embrasse ton père, pour la dernière fois.

VENERANDE.

Mon dieu, regarde-les.

LEON.

Si je sors, te dis-je, vous périrez tous trois. (*Trois  
heures sonnent.*) Entends-tu l'heure de la mort?...

ROMUALDE.

Sors donc.

LÉON.

Adieu !

(*Romualde, Laure et Vénérande tombent à genoux.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FERRANT, *tenant une corde.*

LÉON.

Que me veux-tu ? que viens-tu faire ici ?

FERRANT.

Seigneur, vous allez le savoir. Grande nouvelle !

LÉON.

Je ne t'ai point appelé ! pourquoi ouvrir cette grille ?

FERRANT.

Nous allons faire une capture.

LÉON.

Que veux-tu dire ?

FERRANT.

Il y a ici quelqu'un qui se croit bien en sûreté et qui se trompe étrangement.

LÉON.

De qui parles-tu ?

FERRANT.

De l'amant de cette jeune dame.

LÉON.

Comment, Louis !

LAURE, ROMUALDE ET VENERANDE.

Ciel !

FERRANT.

Il n'est point mort, il s'est introduit dans le château.

LÉON,

LÉON.

Qu'on le saisisse.

FERRANT.

Je sais où il est caché. Vos gardes vont le conduire devant vous.

LÉON.

Sur-le-champ.

FERRANT.

Vous allez être obéi.

LAURE.

Louis va périr avec nous.

VENERANDE.

Il en est digne.

FERRANT, frappe dans sa main, et crie.

Garde!

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LOUIS.

(Louis court au coffre, il l'ouvre, et en tire une arquebuse.)

LÉON.

Où est-il?

FERRANT.

Nous l'aurons bientôt.

LOUIS couche Léon en joue.

Si tu bouges, tu es mort.

LÉON.

Dieu! à moi, Ferrant!

FERRANT, qui s'est saisi des pistolets.

Si tu bouges, tu es mort.

LÉON.

Traîtres!

ROMUALDE, LAURE, VENERANDE.

Ciel!

FERRANT et LOUIS, saisissant Léon.

Nous le tenons.

LÉON.

O rage!

FERRANT crie.

Longino! Longino!

LONGINO, derrière la porte qui s'ouvre.

Me voilà.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LONGINO, LE VALET, qui entre.

FERRANT, à Longino.

Sonne la cloche. (*Longino sonne. Au valet.*) Viens ici; prends cette corde, lie lui les mains, ne crains rien, serre, serre tant que tu pourras.

LE VALET.

S'il échappe, que le diable m'emporte.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, TOUS LES GENS DE LÉON.

FERRANT.

Accourez, mes amis, le tigre est muselé, nos vœux sont remplis. (*On ôte les fers à Romualde.*)

CHŒUR ET MORCEAU D'ENSEMBLE.

Frémis tyran, frémis de rage,  
L'heure a sonné pour ton trépas;  
Reçois outrage pour outrage,  
La voix l'a dit, oui, tu mourras.

FERRANT.

Ah! si jamais de la justice  
Ce tyran n'a connu les droits,  
Qu'il les connaisse, son supplice  
Sera prononcé par les lois.

ROMUALDE, LAURE ET VENERANDE.

O divine providence !

FERRANT ET LOUIS.

Qu'on l'éloigne de nos yeux.

LOUIS.

Sors tyran , de ma présence ,  
Et ne souille plus les lieux ,  
Où gémissait l'innocence.

(*Des gardes entraînent Léon.*)

CHŒUR.

Frémis tyran , frémis de rage ,  
L'heure a sonné pour ton trépas :  
Reçois outrage pour outrage ,  
La loi prononce , tu mourras.

### SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

TOUS, *excepté Léon et ceux qui le gardent.*

FERRANT.

Ne craignez pas qu'il échappe , j'ai pourvu à tout.  
O seigneur Romualde , mon respectable maître , que  
ce jour est beau pour moi !

ROMUALDE.

Viens dans mes bras , sur mon cœur , tu as sauvé  
ma fille.

(*Ils embrassent Ferrant.*)

VENERANDE.

Voilà le Ferrant que j'aimais !

FERRANT.

Apprenez donc à ne plus juger des hommes sur  
l'apparence , et observez leurs actions plutôt que leurs  
paroles. Enfermé depuis long-temps dans cette hor-

rible maison , je songeais aux moyens de punir le monstre qui l'habitait. Plus je conspirais contre lui , plus je devais redoubler de zèle et d'obéissance. Je sus bientôt qu'il était détesté ; je m'unis à ceux qui pouvaient me seconder dans mes projets. J'appris que cette chère Laure venait d'être enlevée avec son époux , je résolus de tout faire pour les sauver. C'est moi qui fis donner à ce brave jeune homme un habit de garde pour tromper les yeux du tyran ; c'est moi qui , caché dans le creux de ce pillier , ai fait entendre ma voix , ma voix qui vous a sauvé l'honneur et la vie ; c'est moi qui , du haut de la voûte , fis tomber le billet qui devait vous rendre l'espérance ; c'est moi qui cachai une arquebuse dans ce coffre , et qui concertai avec ce brave jeune homme la manière de s'en servir. O ma chère maîtresse , si j'apportai devant vous la déponille de votre amant , pardonnez-le-moi , il fallait que votre douleur fût véritable , il fallait tromper votre bourreau , et plus vous avez fait éclater de désespoir , plus vous avez favorisé mon dessein. (*Aux valets.*) Pour vous , qui étiez timides et incapables de rien entreprendre , je vous ai toujours imposé silence , vos murmures ne menaient à rien , et ils pouvaient faire manquer mon projet. Maintenant qu'il a réussi , rappelez-vous le refrain de la chanson :

Ne jugeons pas sur l'apparence ,  
Ici tout est illusion ;  
La bonne ou mauvaise action  
A tôt ou tard sa récompense.

ROMUALDE.

Mes amis , retournons dans ma maison de Fondi ; elle est plus digne de vous que ce château souillé de

crimes; honnête Ferrant, vous y viendrez, non comme concierge, mais comme ami.

LONGINO, à Ferrant.

Comment, c'est toi qui a fait tout cela?

FERRANT.

Oui, et qui t'ai dit : passe ton chemin.

LAURE.

Ma bonne, tu es bien tranquille; est-ce que tu ne prends pas part à notre joie?

VENERANDE.

Est-ce que cela pouvait manquer, mademoiselle?

ROMUALDE, à Louis et Laure.

Mes chers enfans, ne nous occupons plus de Léon, la justice seule doit décider de son sort. Allons à Fondi, nous y célébrerons votre bonheur, qui, j'espère; ne sera plus interrompu.

LOUIS.

O ma Laure!

LAURE.

Cher époux!

(*Ils embrassent Romualde.*)

ROMUALDE.

Et nous récompenserons ces bonnes gens à qui je dois, je ne dis pas ma vie, mais la tienne et ton bonheur.

CHŒUR FINAL

N'en jugeons pas sur l'apparence,

Ici tout est illusion;

La bonne ou mauvaise action

A tôt ou tard sa récompense.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.